

LA GAZETTE MÉDICALE DU CENTRE

REVUE BI-MENSUELLE

DES TRAVAUX MÉDICAUX & DES INTÉRÊTS PROFESSIONNELS DES MÉDECINS DE LA RÉGION

RÉDACTION :

25, Boulevard Béranger
TOURS

Ed. CHAUMIER

Maladies des Enfants

BOUREAU

Bactériologie — Urologie

FONDÉE ET PUBLIÉE PAR MM.

TRIAIRE

Accouchements — Gynécologie

LAPEYRE

Chirurgie — Gynécologie opératoire

J. MENIER

Médecine générale

ADMINISTRATION :

15, Boulev. Béranger
TOURS

RÉDACTION ET COLLABORATION :

TOURS : D^{rs} ANDRÉ; HERMARY — ANGERS : D^{rs} CH. MARTIN; JAGOT — BLOIS : D^r HOUSSAY (de Pontlevoy) — CHATELLERAULT : D^r ORRILLARD — LE MANS : D^r POIX — ORLÉANS : D^r BAILLET; D^r LERICHE (Meung) — POITIERS : D^{rs} JABLONSKI; BUFFET-DELMAS — CHER : D^r PROMPT — SAUMUR : D^r RENOU — PARIS : D^r BARTOLI (de Châtel-Guyon).

SOMMAIRE :

	PAGES		PAGES
Les Ancêtres de Bretonneau (Suite et fin) . . .	M ^r DUBREUIL-CHAMBARDEL 391	riotomies. — Trois guérisons	D ^r L. LAPEYRE. 398
Kystes de l'ovaire et grossesse. — Trois cas de torsion du pédicule. — Trois ova-		Notice biographique sur B.-F. Bouriat	F.-Em. BOUTINEAU. 401
		Nouvelles.	411

UGLANRÉGINE

Combinaison nouvelle de l'iode avec l'extract de noyer phosphaté

Le meilleur succédané de l'huile de foie de morue

Atrophie strumeuse, Lymphatisme
tuberculeuse, Affections rénales

Flacon 4 fr., le 1/2 flacon
2 fr. 50

GLYCÉRO-KOLA ANDRÉ

Anémie

Phosphaturie

Neurasthénie, Convalescences.

Deux à trois cuillerées à café par jour

Le flacon 5 fr., le 1/2 flacon 2 fr. 75

DÉPOT GÉNÉRAL :

Pharmacie ANDRÉ, E. BADEL, L^{re} en ph^{ie}, Succ^r, 2, rue des Alpes, VALENCE (Drôme)

LA AFFECTIONS GASTRO-INTESTINALES

ROYÉRINE DUPUY

(Peptone et Pancréatine
extractives, associées
au Sous-Carbonate
de Bismuth.)

DIGESTIVE, ABSORBANTE, ANTISEPTIQUE

Agit rapidement.

Calme la Douleur.

Est un topique stomacal et intestinal.

Combat les Fermentations.

Combat les Diarrhées de toute nature.

Absorbe les Gaz.

Deux cachets au commencement de chacun des deux principaux repas.

Pharmacie A. DUPUY, 225, rue Saint-Martin — PARIS.

MARQUE DE FABRIQUE



SAVON ANTISEPTIQUE au goudron boraté

DE J. LIEUTAUD AINÉ

DE MARSEILLE

Pour éviter les contrefaçons, exiger la
marque et la signature ci-contre.

J. Lieutaud aîné

Ce savon, préparé d'une façon irréprochable avec des produits purs, est recommandé par les plus grands
docteurs pour le traitement des Maladies contagieuses de la Peau, Eczémas, Dartres, etc., et pour les
lavages antiseptiques qui précèdent et suivent les opérations chirurgicales.

PRÉSERVATIF SOUVERAIN EN CAS D'ÉPIDÉMIE ET PRÉCIEUX POUR LES SOINS HYGIÉNIQUES QUOTIDIENS ET INTIMES

Il est particulièrement recommandé à tous ceux qui sont appelés à donner des soins aux malades atteints
notamment de maladies contagieuses. Il est très efficace aussi pour le savonnage des vêtements et pour les soins
immédiats des accouchées. — PROSPECTUS EN DIVERSES LANGUES. — PRIX : 1 FRANC.
Remises particulières à la Pharmacie et à la Droguerie. — Envoi d'échantillons gratuits et conditions
exceptionnelles à MM. les Docteurs et Médecins ainsi qu'aux Sages-Femmes.

PEPTONE VASSAL
Suralimentation
Sèche
Agréable au Goût

Cette Peptone, fabriquée d'après les dernières
données scientifiques, est un produit remarquable
tant par ses qualités organoleptiques que par sa
richesse en matières directement assimilables. Cette
Peptone a, en outre, l'avantage d'être d'un prix
modéré qui en permet un usage prolongé.

ÉCHANTILLONS :

Léon DANJOU, Pharmacien de 1^{re} classe, ex-interne
des Hôpitaux de Paris, LILLE.

LABORATOIRE

Bactériologie et d'Urologie

DE TOURS

Dr BOUREAU, à Tours

Crachats et recherches diverses 10 fr.
Urines, dosages, études microscopiques..... 20 fr. et 10 fr.

DRAGÉES au Lactate de Fer de GÉLIS & CONTÉ
Approuvées par l'Académie de Médecine.
Le FER le PLUS ASSIMILABLE
Dose : Cinq centigrammes par Dragée.
LABÉLONYE & Co, 99, Rue d'Aboukir, PARIS.

ERGOTINE BONJEAN
Dragée d'Er : Société de Pharmacie de Paris.
DRAGÉES AMPOULES
à 0,15 centigr. pour injections hypodermiques
SOLUTION Flacons d'Ergotine de 30 gr.
stérilisée au (1/10°) Tubes de 2 grammes.
LABÉLONYE & Co, 99, Rue d'Aboukir, PARIS.

VALS SOURCE LA REINE
ALCALINE GAZEUSE INALTÉRABLE
DYSPEPSIE, GASTRO-ENTÉRITE DÉBILITÉ, Maladies du FOIE et des REINS TRÈS DIURÉTIQUE
Spéciale dans la **DIARRHÉE INFANTILE**
La **REINE** est facturée prix coûtant aux Médecins qui s'adressent à
M. CHAMPETIER, Pharmacien à VALS.



au lait pur des Alpes Suisses
Le meilleur aliment pour les enfants
au moment du sevrage.

Il facilite la dentition. — Dans les Pharmacies
MM. les Docteurs sont priés de demander des échantillons gratuits à MM. G. MARECHAL et Cie, 29 bis, rue des Francs-Bourgeois.

Le XEROFORME
est le seul produit remplaçant avantageusement l'IODO-FORME.

ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS

OREZZA

PROPRIÉTÉ DU DÉPARTEMENT DE LA CORSE

EAU MINÉRALE FERRUGINEUSE ACIDULE

La plus riche en Fer, Manganèse et Acide carbonique

sans rivale pour

Gastralgie, Fièvres, Chlorose, Anémie

Et toutes les maladies provenant de

L'APPAUVRISSEMENT DU SANG

Chez tous les pharmaciens et marchands d'eaux minérales. — Administr. : 3, r. Rossini, PARIS

Se méfier des contrefaçons. — Exiger l'étiquette

MORRHUÏNE PUY

A fait le sujet d'une communication à l'Académie de Médecine de Paris (20 Novembre 1901)

SIMPLE ou GAIACOLÉE (Carb. de Gaïacol neutre)

LA MORRHUÏNE SIMPLE contient par cuillerée à soupe : 23 gr. d'Huile de foie de morue naturelle. 0,25 d'Hypophosphites, 2 gr. de Malt digestif.
Contre Lymphatisme, Rachitisme, Scrofule, Croissance, Anémie

LA MORRHUÏNE GAIACOLÉE contient par cuill. à soupe : 0,25 de carb. de Gaïacol neutre (Duomol) : 25 gr. de Morrhaine simple.

Contre Affections broncho-pulmonaires, Emphysème, Tuberculoses, Adénites

Emploi : Par cuill. à bouche ou à café (selon l'âge) avant les repas, délayée dans un peu d'eau, de lait ou de bière

Dépôts à Paris : PHARMACIE CENTRALE DE FRANCE ; MONNOT-BARTHOLIN ; toutes les bonnes Pharmacies

Echantillons gratuits, Littérature, Renseignements : PUY, Pharmacien, Grenoble (Isère)

RADIUM

en Tubes spécialement disposés pour le Traitement du

CANCER

selon le procédé employé dans les principales Cliniques d'Allemagne

PRIX DU TUBE : CENT FRANCS

Laboratoire de Bactériologie : J. CHAMPAGNE, 19, rue Baudin, PARIS

ALET

EAU MINÉRALE NATURELLE
DE L'ÉTABLISSEMENT THERMAL

Employée avec grand succès depuis plus de trente ans dans les Dyspepsies, état nerveux, Anémie, Vomissements des femmes enceintes, Chlorose, Convalescences, suites de Couches. — L'Eau d'Alet, de l'Etablissement thermal, se trouve chez tous les Marchands d'Eaux minérales et Pharmaciens.

Pour éviter toute confusion, exiger sur les bouteilles une étiquette portant au bas l'indication ci-après :

SOURCE BUVETTE DE L'ÉTABLISSEMENT THERMAL

ANTISEPTIQUE DÉSINFECTANT

LYSOL

ECHANTILLON GRATUIT à MM. les Médecins qui en font la demande
à la SOCIÉTÉ FRANÇAISE DU LYSOL, 22 et 24, Place Vendôme, Paris.

LES ANCÊTRES DE BRETONNEAU

Par M. Louis DUBREUIL-CHAMBARDEL

(Suite et fin) (1)

La Branche cadette des Bretonneau

La branche cadette de la famille Bretonneau, celle que devait illustrer le médecin de Palluau, eut pendant deux siècles une destinée modeste. Obscurs apothicaires ou chirurgiens de campagne, ses représentants exercèrent leur art dans de petits bourgs de la Touraine orientale, sans s'éloigner toutefois de leur lieu d'origine, à Beaulieu, à Luzillé, à Saint-Georges. Aucun d'eux n'a laissé un nom dans l'histoire des sciences.

Son auteur, René Bretonneau, était le troisième (2) fils de Théodore Bretonnayau et de Anne Soret ; il fut apothicaire à Loches où il épousa Marguerite Massot dont il eut deux enfants : une fille, Marguerite, qui s'unit à Ligueil, le 15 février 1633, à M^r René Bonneau chirurgien-apothicaire dans cette ville (elle décéda le 6 mai 1672, âgée de 34 ans) ; et un fils nommé également René.

Ce deuxième Bretonneau, baptisé à Loches le 23 juillet 1663, quitta l'apothicairerie pour la chirurgie et sa ville natale pour le bourg de Luzillé, où il ne tarda pas à épouser, le 30 mai 1661, demoiselle Françoise Le Liepvre du Taillis. Celle-ci était la fille de M^r Robert Le Liepvre, sieur du Taillis, chirurgien ordinaire du roi, en résidence à Versailles, que M^r le Dr Triaire, dans son ouvrage sur *Bretonneau et ses correspondants*, qualifie du titre de « Médecin des écueries du roi ». Cette famille Le Liepvre fournit d'ailleurs toute une série de chirurgiens et le propre frère de Françoise, Jacques, était lui aussi chirurgien dans ce même bourg de Luzillé.

René Bretonneau mourut prématurément le 20 octobre 1683. Son fils unique (3), Robert, étant né le 17 mars 1664, n'avait alors que 19 ans, et n'avait pas encore terminé son apprentissage. Françoise Le Liepvre se vit donc obligée de tenir la boutique de son mari, en attendant que son fils ait obtenu ses lettres de maîtrise.

Le 8 février 1693, Robert Bretonneau se mariait avec Anne Musnier, fille de Martin Musnier et de René Laboureau (4), et mourut le 26 avril 1713, laissant cinq enfants : trois garçons et deux filles (5).

Les trois garçons furent tous les trois chirurgiens ; l'aîné, René (né le 15 août 1700), se fixa à Luzillé, où il continua à exploiter la boutique familiale jusqu'à sa mort survenue le 9 février 1733. Le second, Jean, alla à Saint-Georges-sur-

Cher ; le troisième, Louis, né le 4 octobre 1712, s'établit à Beaulieu-lès-Loches.

L'une des filles, Anne-Renée, s'unit de son côté à un chirurgien, René de la Croix (5 septembre 1735), qui prit la succession de son beau-frère ; ils eurent un fils, René, reçu maître en chirurgie en 1758.

Il y a donc là un fait assez curieux de quatre beaux-frères exerçant à la fois la même profession. Ces exemples n'étaient pas très rares aux siècles passés et nous avons vu plus haut, quatre cousins germains, du nom de Bonneau, être en même temps chirurgiens-apothicaires à Ligueil, au milieu du XVII^e siècle.

La communauté des chirurgiens-barbiers de Loches.

Louis Bretonneau, le troisième des enfants de Robert, après avoir commencé ses études de chirurgie dans la boutique de Luzillé, vint terminer son apprentissage à Beaulieu, chez un certain Joseph Ménard, qui était greffier de la communauté « des messieurs chirurgiens de Loches et Beaulieu ». Mais ce Joseph Ménard décéda en 1741 et sa veuve, Anne Merlet (1), continua à exploiter la boutique. On sait en effet que les chirurgiens d'autrefois étaient non seulement obligés d'avoir une boutique, mais encore de travailler en boutique. Les veuves pouvaient continuer à exercer après la mort de leur mari, seulement elles devaient s'adjoindre un *compagnon*, agréé par la communauté des chirurgiens.

Anne Merlet choisit tout naturellement Louis Bretonneau et le présenta le 15 décembre 1741 devant les jurés de la communauté de Loches « pour exercer et tenir sa boutique ». Ceux-ci agréèrent le candidat et « l'immatriculèrent au terme des statuts. » (2)

Mais Anne Merlet était jeune encore, elle n'avait que 27 ans à peine ; Louis Bretonneau n'en avait que 29. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'un mariage soit venu unir la veuve du chirurgien et le garçon chirurgien. Ce mariage fut célébré, le 29 octobre 1742, dans l'église paroissiale de Luzillé. Louis Bretonneau n'avait pas encore, à cette date, obtenu la maîtrise et par conséquent ne pouvait pas tenir la boutique de Beaulieu, qui était toujours la propriété de sa femme. Aussi, pour régulariser une situation assez singulière et quelque peu ridicule, se hâta-t-il de passer ses examens.

A cet effet, le 28 janvier 1743, il transmit une requête à la communauté des chirurgiens de Loches « tendant à se faire recevoir maître dans leur dit corps » et le 4 février, en présence « des lieutenant et prévôt et communauté, assemblés à la manière accoutumée, en présence de messieurs les conseillers et médecins du roy, » il fut immatriculé « suivant et au désir de sa requête » et convoqué au 18 février pour commencer ses épreuves. Ces épreuves étaient au nombre de cinq : le premier examen, les trois semaines, et l'examen définitif.

La vieille rivalité entre chirurgiens et médecins existait aussi vive à Loches que partout ailleurs, et les examens de

(1) Voir les numéros de la *Gazette Médicale du Centre* des 1^{er} et 15 juillet et du 1^{er} octobre.

(2) Le second fils de Théodore Bretonneau, Isaïe, épousa à Loches, le 25 février 1637, Marguerite de Bondel, et en eut un fils, Adrien, né le 30 mai 1655, qui est l'auteur d'une branche dont nous ignorons la destinée.

(3) Un autre garçon était né le 8 mai 1662, mais ne vécut pas. Robert Bretonneau eut pour parrain son aïeul Robert Le Liepvre.

(4) La famille Laboureau était originaire de Loches. Elle était représentée au XVIII^e siècle par Claude Laboureau, chirurgien, qui mourut à Luzillé le 6 avril 1734, âgé de 77 ans. Anne Musnier avait un frère, Louis, qui épousa en mars 1696 la fille de Jacques Le Liepvre.

(5) Les enfants de Robert Bretonneau furent : 1^{er} René-Claude, né le 16 février 1696, mort jeune ; 2^e Louise-Françoise (14 juillet 1697 - 4 octobre 1747), mariée le 19 août 1720 à Louis Pillant ; 3^e René ; 4^e Pierre (20 avril 1702-1704) ; 5^e Anne-Renée (4 décembre 1703 - 12 mai 1766), épouse de René de la Croix ; 6^e Jean ; 7^e Louis.

(1) Joseph Ménard épousa Anne Merlet le 28 janvier 1730 à Beaulieu. Anne Merlet était fille de François Merlet et de Anne Champion.

(2) Il existe aux Archives d'Indre-et-Loire un registre de la Communauté des chirurgiens-barbiers de Loches. Il commence à 1741 et se termine en 1782. C'est de ce registre que nous avons tiré la plupart des documents relatifs à cette notice.

Bretonneau furent marqués par des incidents sur lesquels on nous permettra d'insister.

La présidence des examens appartenait de droit au lieutenant du premier chirurgien du roi, administrateur de la communauté. Il était assisté des autres fonctionnaires, du doyen, du prévot, du greffier et de quelques autres membres de la communauté, en général vieux maîtres n'exerçant plus. Deux docteurs en médecine devaient être présents aux examens; leur rôle consistait à surveiller si les chirurgiens ne sortaient pas de leurs attributions et n'empiétaient pas sur leurs prérogatives; ils n'avaient pas le droit d'interroger.

Les deux seuls docteurs en médecine de Loches, à cette époque, étaient MM. Henry, père et fils. Ils appartenaient à une vieille dynastie de docteurs, qui fournit pendant trois cents ans des médecins à la ville de Loches, sans interruption aucune.

Or, le 14 février 1743, au cours d'un examen que passait un certain Louis Auger, le D^r Henry, le père, avait cru devoir poser quelques questions au candidat. Aussitôt René Droulin, le lieutenant du premier chirurgien, qui présidait, s'éleva contre la prétention du docteur auquel il adressa des paroles vives, et alla jusqu'à protester contre la présence de docteurs en médecine aux examens des chirurgiens, disant que seuls les membres de la communauté avaient autorité pour assister à ces examens. Un incident tumultueux s'ensuivit et René Droulin quitta bruyamment la salle des séances.

La communauté passa outre; le doyen, Pierre Texier, prit la présidence de l'examen et le candidat fut reçu.

Ces événements n'étaient vieux que de quatre jours, lorsque Louis Bretonneau se présenta le 18 février pour passer son premier acte. Toute la communauté était là avec René Droulin; les deux docteurs assistaient à la séance. René Droulin eut une attitude provocatrice envers MM. Henry. Bretonneau répondit à la satisfaction de tous et fut admis. Il s'agissait de dresser le procès-verbal de réception. Les docteurs en médecine avaient le privilège, que personne ne leur contestait, de signer les premiers sur le registre; dans cette circonstance les deux Henry ne manquèrent pas de réclamer ce privilège en apposant leur paraphe au bas de l'acte suivant, que les chirurgiens présents signèrent après eux :

« Ce jourd'hui dix huit février mil sept cent quarante trois, le sieur Louis Bretonneau aspirant à subir son premier examen en présence de messieurs les médecins et des maîtres chirurgiens, lequel a été reçu pour ledit examen et a promis se présenter le 28 dudit mois et an pour commencer le premier examen de ses trois semaines.

Henry, D. M. ; Henry, le jeune, D^r de Montpellier.
Cornu; Texier; Lamblardie; Lamblardie, greffier. »

Quand vint son tour, René Droulin ne voulut pas signer ce procès-verbal, afin de protester contre la présence des D^{rs} Henry; et, de son côté, il rédigea et signa la note que voici :

« Ce jourd'hui dix huit février mil sept cent quarante trois, reçu et recois ledit Bretonneau pour le présent exa-

men, sans que la réception du sieur Auger faite par le doyen me nuise prétendant me pourvoir contre, jour et an que dessus.

Droulin. »

Huit jours après Bretonneau se présentait pour subir la première tentative des trois semaines. On appelait *Semaines* les épreuves pratiques de l'examen de maîtrise; elles se passaient à une semaine de distance, d'où leur nom. Suivant les communautés leur nombre variait. A Tours il y en avait cinq; à Loches trois seulement, chacune comprenant deux parties.

La querelle entre le lieutenant et les docteurs, loin de se calmer, devint plus vive encore. Bretonneau fut reçu et nous trouvons sur le registre de la communauté trois procès-verbaux de son examen. Le premier est ainsi conçu :

« Ce jourd'hui 28 février mil sept cent quarante trois le sieur Bretonneau a subi son premier acte de ses trois semaines, lequel a été reçu pour ledit acte par la communauté et en présence de M. Henry conseiller et médecin du roy et a promis de se présenter mardy 5 de mars prochain pour les maladies des os.

Henry, D. M. »

Le docteur Henry signe seul cet acte, où il a eu soin de bien faire indiquer par le greffier sa présence avec ses titres et qualités, contrairement au formulaire habituel. Aussitôt Droulin s'empare du registre et de sa propre main écrit la protestation suivante :

« Nous lieutenant du premier chirurgien du roy pour la communauté de Loches disons que l'assistance de M. Henry l'ainé, médecin du roy, à l'acte du sieur Bretonneau ne pourra nuire à nos droits prétendant nous pourvoir si besoin; le jour et an que dessus.

Droulin. »

La situation des autres membres de la communauté était assez embarrassante. Ils n'osent pas blâmer trop ouvertement leur lieutenant, qui est un personnage d'importance, pour lequel ils n'ont qu'une médiocre estime, mais que l'esprit de corps leur commande de soutenir; ils ne veulent pas s'aliéner la sympathie des docteurs en médecine, qu'ils tiennent à ménager, car ils ont besoin d'eux constamment dans leur pratique journalière. Aussi rédigent-ils une déclaration assez ambiguë et où leur hésitation est bien mal dissimulée, par laquelle ils se désintéressent de l'incident, tout en reconnaissant aux docteurs le droit d'assister aux examens :

« Nous prévot, doyen et communauté n'entendons approuver l'opposition du sieur Droulin, lieutenant du premier chirurgien du roy, attendu que le sieur Henry qui a signé le présent acte et les autres ont assisté de tout temps immémorial à tous les actes et réceptions de ladite maîtrise et nous prévot et communauté n'entendons nullement dans les dites protestations ci-dessus tant de celle de mes-

sieurs médecins et lieutenant, ledit jour 28 février mil sept cent quarante trois.

Caillet, prévot ; Texier ; Lamblardie ;
Lamblardie, greffier. »

Cette déclaration est en somme un blâme à l'adresse du lieutenant, aussi celui-ci va-t-il en tenir compte. Dans les actes postérieurs il consent à apposer sa signature au dessous de celle du docteur Henry ; seulement il a soin de la faire suivre chaque fois des mots suivants, par lesquels il prétendait réserver ses droits : « Proteste comme dessus. » Et les chirurgiens, fidèles à leur ligne de conduite, d'ajouter : « N'entendons les protestations comme dessus. »

Peu à peu d'ailleurs les dissentiments diminuèrent ; quelques personnages haut placés avaient dû intervenir ; ou bien Droulin ayant pris conseil d'un homme de loi avait-il reconnu le mal fondé de sa réclamation. Quoiqu'il en soit, le 29 mars 1743, Louis Bretonneau reçut ses lettres de maîtrise, qui sont signées par les médecins et le lieutenant et les chirurgiens, sans qu'il y soit encore question de protestation quelconque (1). La paix était faite.

La communauté des chirurgiens-barbiers de Loches (2) avait une juridiction assez restreinte, qui s'étendait sur le territoire des cantons actuels de Loches, Montrésor, Ecuillé et en partie sur celui des cantons de Ligueil, Montbazou et le Grand-Pressigny. De 1742 à 1781 elle accorda 40 lettres de maîtrise, ce qui fait une moyenne de 1 par an, plus un diplôme de sage-femme.

Voici les noms des bourgs où s'établirent les chirurgiens-barbiers reçus par la communauté :

Canton de LOCHES : Loches et Beaulieu (40) ; Tauxigny (3) ; Verneuil (1) ; Reignac (2) ; Dolus (4) ;
Canton de MONTRÉSOR : Montrésor (3) ; Loché (4) ; Genillé (3) ; Orbigny (1) ;
Canton de LIGUEIL : Bossée (1) ; Le Louroux (1) ; Ciran (1) ; Manthelan (1) ;
Canton d'ECUEILLÉ : Ecuillé (4) ;
Canton de MONTBAZOU : Cormery (3) ;
Canton du GRAND-PRESSIGNY : Betz (1).

On remarque que plusieurs de ces localités sont des bourgs de très petite importance, dans lesquels on s'étonne qu'un chirurgien ait trouvé le travail nécessaire pour subvenir à son existence.

L'âge des nouveaux maîtres est très variable. Le plus jeune a 23 ans, le plus âgé 42. L'âge moyen est d'environ 28 à 30 ans. La plupart des jeunes chirurgiens, un tiers environ, sont des fils de chirurgiens et succèdent à leurs pères.

Louis Bretonneau pratiqua la chirurgie à Beaulieu jusqu'à sa mort survenue le 2 avril 1787. En 1754 il obtint la charge de greffier de la communauté de Loches, dans laquelle charge il succéda au chirurgien Blanchet.

(1) Cf. ci-après aux pièces justificatives.

(2) Voici quelques noms des fonctionnaires de la Communauté des chirurgiens de Loches. *Lieutenants du premier chirurgien* : René Droulin (1744-1781) ; Nicolas-François Saillard, nommé par lettre du 9 juillet 1781, installé le 17 juillet. — *Doyen* : Pierre Texier (1744-1782). — *Prevosts* : Caillet (1744-1751) ; Lamblardie, jeune, (1751-1756) ; Boistard (1756). — *Greffiers* : Joseph Menard (1730-1741), Christophe Lamblardie (1744-1744), Blanchet (1744-1753), Louis Bretonneau (1753-1787).

La faveur et l'estime de ses concitoyens le firent nommer plusieurs fois à des fonctions municipales ; le 8 septembre 1759, il fut élu maire de Beaulieu et resta en exercice jusqu'en 1763 ; il fut réélu en février 1776 (1). Pendant de longues années il fut choisi pour syndic par les paroissiens de Saint-Laurent.

Sa première femme décéda à Beaulieu le 23 mai 1750, sans avoir eu d'enfants. Bretonneau se remaria à Luzillé, le 20 octobre 1751, avec Angélique Lorion de Vance, fille de Antoine et de Angélique Bonnet-Deucieux. Il en eut huit enfants (2). Un seul, Louis-Jean Bretonneau, baptisé à Beaulieu le 1^{er} mai 1753, embrassa la carrière chirurgicale et fut pensionné par le Marquis de La Fayette ; il était pendant la Révolution officier de santé à Reignac.

Les Chirurgiens de Saint-Georges-sur-Cher

Saint-Georges-sur-Cher est une petite localité, située sur la rive gauche du Cher, entre Montrichard et Bléré. Avant la Révolution elle faisait partie de la province de Touraine et du diocèse de Tours. Lors de la division de la France en départements, elle fut rattachée, ainsi que tout le canton de Montrichard, au département du Loir-et-Cher.

Vers le milieu du xvi^e siècle un certain Antoine Arteloup, sieur du Verger, vint s'y fixer en qualité de M^e chirurgien. Il était originaire de la ville de Martigny, en Bourgogne, où son père Jean Arteloup était docteur en médecine. Le 29 octobre 1663 il épousait Françoise Jousset, fille de feu Louis Jousset, s^r de la Rabotière, et de Marguerite La Cordaize, et mourut le 13 janvier 1693, âgé de 56 ans.

Son fils François lui succéda. Né à Saint-Georges le 21 novembre 1678, il avait eu comme parrain M^e François Chevairy, D^r en médecine à Montrichard. Vers 1728 il prit comme compagnon Jean Bretonneau, âgé alors de 22 ans (baptisé à Luzillé le 8 février 1706), qui ne tarda pas à remarquer sa jeune fille, Jeanne Arteloup, âgée d'environ 14 ans, étant née le 11 août 1714. Ce projet de mariage sourit à François Arteloup et il fut décidé que Bretonneau prendrait le plus vite possible ses lettres de maîtrise et se fixerait dans la boutique de Saint-Georges. Cette boutique était située au centre du bourg dans une jolie maison située à l'intersection des deux routes qui vont l'une à Bléré et l'autre à Epeigné. Tous les préparatifs du mariage étaient faits, lorsque François Arteloup tomba malade et décéda presque subitement le 15 septembre 1730.

Les cérémonies nuptiales furent donc retardées de quelques mois ; elles eurent lieu dans la plus grande intimité le 28 novembre suivant. Seuls les parents les plus proches y assistaient. Treize enfants naquirent de cette union (3), mais trois seulement vécurent.

(1) Cf. aux Archives de Beaulieu les registres municipaux aux dates indiquées.

(2) Enfants de Louis Bretonneau : 1^o Angélique (1752-1754) ; 2^o Louis-Jean ; 3^o Antoine Louis, baptisé le 11 août 1755, était le 26 février 1776 titulaire de la chapelle Sainte-Barbe, située dans le cimetière de la paroisse Saint-André-de-Beaulieu ; fut curé de Saint-Symphorien-des-Ponceaux (près de Langeais), puis de Saint-Michel-sur-Loire depuis le 30 octobre 1791, jusqu'au 20 Ventose an V. ; 4^o Aman (1756-1757) ; 5^o Pierre (1757), commis de la Régie ; 6^o Angélique (3 janvier 1759), mariée le 26 novembre 1782 à Jean Moines ; 7^o Marie-Anne (1761-1762).

(3) Enfants de Jean Bretonneau : 1^o Jeanne (19-25 décembre 1731) ; 2^o Jean ; 3^o Louise (12 mars 1735-18 janvier 1736) ; 4^o Jeanne Charles (14 juin 1736) ; 5^o Hélène (24 septembre 1737-17 septembre 1739) ;

L'aîné Jean, baptisé le 27 décembre 1732, devint chirurgien de son altesse Monseigneur le prince Jules-Hercule de Rohan, prince de Gueménée et duc de Montbazou, pair de France et lieutenant-général des armées du roi. Il épousa à Montbazou, le 7 janvier 1768, Martine Farrey, fille de Jean-Baptiste Farrey, notaire royal, et de Maigrot Bruère. Il vivait encore en 1778 (1).

Le cadet, Pierre, né en 1741, fut aussi chirurgien et succéda à son père lorsque celui-ci mourut le 3 mai 1770.

Enfin, une fille, Louise (née le 10 novembre 1744, morte le 15 germinal an II), fut mariée, le 20 juillet 1768, à Nicolas-Pierre-Etienne Mahiet, chirurgien à Savonnières, fils de feu Nicolas Mahiet, notaire royal, et de Martine Bullon.

Pierre Bretonneau commença assez tard ses études de chirurgie sous la direction de son père et nous le trouvons en 1768, âgé de 27 ans, suivant des cours au collège de chirurgie de Tours, qui venait d'être établi par lettres-

Votre serviteur, P. Bretonneau

Signature de
Pierre (BRETONNEAU)
Officier de santé à Saint-Georges
1741-1811.

patentes du 5 juillet 1766. Ce collège avait alors son siège dans le cloître des Cordeliers (2); parmi les professeurs qui y enseignaient nous relevons les noms de véritables savants : Brossillon, Nobilleau, Désormeaux, Gravelat de l'Epine, Bobierre. Aussi, avec des maîtres de cette valeur ne tarda-t-il pas à avoir une certaine notoriété. Pierre Bretonneau y acquit des connaissances sérieuses, ce qui devait lui permettre plus tard, quoique modeste praticien de village, de jouir d'une grande réputation et d'avoir une clientèle fort étendue.

D'un premier mariage qu'il contracta le 8 janvier 1770, à Saint-Georges, avec Catherine Raimbault, fille de feu Louis-Gilles Raimbault, notaire royal, et de Marie Chrétien, il n'eut qu'une fille : Rose Jeanne, née en 1771, décédée le 13 avril 1821, qui épousa Charles Raguin.

Veuf le 13 septembre 1776, Pierre Bretonneau se remaria, le 28 janvier 1777, avec Marie-Elisabeth Lecomte. Le mariage fut célébré à Vallières, où le père de l'épouse, François Lecomte, exerçait la profession de notaire. Elisabeth Lecomte avait un frère, François Lecomte, d'abord curé d'Esves-le-Moutiers, puis de Civray-sur-

6° Augustin-Clair (26 août 1739); 7° Pierre; 8° Louise; 9° Louis-Pierre (1742-1745); 10-11° Adélaïde et Anne-Jeanne, jumelles, (17 avril 1748-1er mai 1748 et 6 mai 1749); 12° René-François (4 octobre 1750-11 septembre 1754); 13° François (15 avril 1755, 11 septembre 1756).

(1) Jean Bretonneau eut au moins un fils, Jules, qui naquit à Montbazou le 28 septembre 1769.

(2) Cf. ci-après aux pièces justificatives un document relatif au collège de chirurgie de Tours. Ce collège fut supprimé par décret en 1793.

Cher; ce fut le premier précepteur du grand Bretonneau; M. l'abbé Chevalier a retracé le rôle politique qu'il joua sous la Révolution (4).

Pierre Bretonneau, lors de la création de la municipalité de Saint-Georges, fut élu maire de sa commune, le 30 août 1793, et fut maintenu dans ses fonctions jusqu'à sa mort, le 26 novembre 1811 (2).

Son titre de Me chirurgien fut transformé en celui d'officier de santé.

Ce fut l'un des premiers adhérents de la *Société Médicale d'Indre-et-Loire* qui venait de se fonder à Tours; et la *Gazette Médicale du Centre* a publié la curieuse lettre d'adhésion qu'il adressa, le 23 pluviôse an IX, au *Citoyen Bouriat*, médecin, qui était alors le secrétaire de cette Société (3).

Elisabeth Lecomte lui donna deux enfants : une fille, Marie-Louise-Elisabeth, née le 18 août 1779, mariée le

P. Bretonneau

Signature de
Pierre-Fidèle BRETONNEAU
1778-1862.

30 fructidor an VII à Armand Baugé, et un garçon, PIERRE-FIDÈLE BRETONNEAU.

PIERRE-FIDÈLE BRETONNEAU naquit le 3 avril 1778 dans une propriété que son père possédait sur le territoire de Saint-Georges (4). Nous n'avons pas à retracer ici la biographie du grand médecin tourangeau, ni à rappeler le rôle considérable qu'il a joué dans le développement des sciences médicales. Nous renvoyons nos lecteurs au savant ouvrage de M. le Dr Triaire : *Bretonneau et ses correspondants* (5).

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

RUPTURE DE L'ASSOCIATION FORMÉE ENTRE THÉODORE BRETONNEAU ET BERTRAND BONNEAU, 4 MAI 1621.

Comme ainsy soit cy davant le vingt cinquiesme jour de septembre mil six cens dix neuf honorables personnes Berthe-
rand Bonneau, me chirurgien, et Théodore Bretonneau, me
apptocaire, demeurants en ceste ville de Ligueil, se feussentz
par accord passé par Gervays, notaire de la baronnye dud.
Ligueil, assotiez pour faire l'exercice ensemble de leursd. art,
et en recepvoyr les produits par moityé pour le temps et
espace de neuf années, à la charge contenue par le susd. accord
de payer et rembourser led. Bonneau de la moityé de la val-

(1) ABBÉ CHEVALLIER : *Histoire de Chenonceaux*.

(2) BRETHON : *Notes historiques sur Saint-Georges*, p. 53.

(3) *Gazette Médicale du Centre*, 1902, page 9.

(4) Cf. ci-après aux pièces justificatives, l'acte de naissance de Bretonneau.

(5) Dr P. TRIAIRE : *Bretonneau et ses correspondants*. Paris, Alcan, 1892, 2 vol. in-8.

leur de ce qui seroitourny par led. Bonneau esd. deux boutiques de chirurgie de formase, selon l'estimation qu'il en pourroyt estre faite par M^e Estienne Guyot apothicaire à Sainte-Maure et René Geslin, chirurgien, suivant les termes portés et contenuz par led. accord et par le moyen de laquelle association; et attendu que led. Bretonneau avoit depuis icelle levé boutique et vendu marchandise en icelle sans du tout en tenir compte aud. Bonneau, auroyt icelluy Bonneau faict assigner icelluy Bretonneau pour ce veoir condamner lui tenyr compte de la marchandise qu'il avoit distribuée en lad. boutique nouvellement levée par led. Bretonneau, pretendant led. Bonneau par le moyen de lad. association ne pouvoir vendre aucune chose sans le rapporter à la masse et en faire partage par moitié, à laquelle affirmation led. Bretonneau avoit allegué ses defenses; sur les quelles demandes et differend et autres pretentions que led. Bonneau pourroyt avoir contre led. Bretonneau et led. Bretonneau contre led. Bonneau, ont icelles parties, pour norrir pais et amyties entre elles et aussy pour assoupir et terminer lesd. differends et pretentions, transigé, pacifié, et accordé, transigent, pacifient et accordent en la forme et maniere qui sensuyt. C'est assavoir que ce jourdhuy quatriesme jour de may mil six cent vingt ung, avant midi, en la cour royal de Tours, pardevant nous notaire susd. resident à Ligueil, furent present en leurs personnes establis et deubmant soubsmis lesd. Bonneau et Bretonneau, lesquels par l'avis de leurs amis ont pour assoupir tous leurs differends consenti et par ces presentes consentent la cassation de leurd. association passée par led. Gervays led. jour vingt cinquieme de septembre mil six cens dix neuf, moyennant que icelluy Bonneau a promis et s'est obligé rendre et payer aud. Bretonneau la somme de quatre vingtz troys livres dix sept sols six deniers, par led. Bretonneau à luy baillée auparavant ce jour sur ce qu'il eust peu debvoir pour la moitié du fournissement faict par led. Bonneau de ce qui est esd. boutiques, sur laquelle somme sera neanmoins desduit, scavoir: la somme de six livres tournois pour une moitié d'une année de la ferme de la maison où demoure led. Bretonneau escheue deryner; plus neuf livres pour ung poinson de vin vendu et livré par led. Bonneau aud. Bretonneau, et la somme de quatre livres dix sols moitié de neuf livres que led. Bretonneau a dit avoir receue assavoir: six livres de Perderais (?) et trois livres de M^e Michel Sornet pour medicaments fournys, en somme reviennent lesd. sommes à la somme de dix neuf livres dix sols, laquelle somme desduite sur lad. somme de quatre vingtz troys livres dix sept sols six deniers reste deub par led. Bonneau aud. Bretonneau la somme de soixante quatre livres sept sols six deniers que icelluy Bonneau a promis (?) et s'est obligé payé aud. Bretonneau dans le jour de Saint Jean Baptiste prochainement venant, avec compte par le moyen de laquelle présente obligation sont et demourent lesd. parties de leur consentement en tel estat comme elles estoient au commencement de l'association, et led. Bonneau en ce faisant seigneur de ce qui est en lad. boutique tant de chirurgie que de formase. Et en cas qu'il soyt deub aucune chose pour medicaments par eux agettez sera le tout payé par moitié; sera aussy partagé par moitié les sommes

de deus qui sont demeurées en commun depuis lad. association jusqu'en au jourdhuy; pour recevoir lesquels deus sera mis dans troys jours par led. Bretonneau le pappier journal entre les mains de l'un de leurs amys dont ils conviendront, comme aussy les obligations et cedulles desquelles sera fait estat.

Et a esté l'argent trouvé au contouer partagé par moitié par lesd. parties lesquelles le ont reconnu fait et passé en lad. ville avant midy, présent honorable homme M^e Estienne Poupelault, marchand demeurant en la ville de Sainte Maure et P. Ridot, marchand, demeurant paroisse de Cussé, tesmoins.

Bonneau; Bretonneau; E. Poupelault; Ridot; Besnard.

(Archives Notariales de Ligueil, non classées.)

II

RÈGLEMENT DE COMPTE ENTRE THÉODORE BRETONNEAU ET RENÉ BONNEAU, 28 JUIN 1621.

Le vingt huitiesme jour de juing mil six cens vingt ung après midi, en la ville de Ligueil soubz les halles dud. lieu, en présence de nous notaire royal à Tours soubsigné établi à Ligueil, Théodore Bretonneau M^e apothicaire, demeurant en la ville dud. Ligueil desnommé en la transaction cy-dessous, a receu presentement comptant de honnête homme Bertrand Bonneau chirurgien pareillement desnommé en lad. transaction la somme de soixante quatre livres sept sols six deniers tournois contenue en ladite transaction et en laquelle somme led. Bonneau estoit obligé vers led. Bretonneau; de laquelle somme de soixante quatre livres sept sols six deniers led. Bretonneau s'en est tenu pour comptant et en a quitté et quitte ledit Bonneau dont l'avons jugé. Et fut present honorable homme P. Auger, lieutenant en la baronnie de Ligueil, et Morice Demons notaire en la baronnie de Ligueil.....

Bretonneau; Besnard; Demons; Auger.

(Archives Notariales de Ligueil, non classées.)

(Cet acte est transcrit en marge du précédent.)

III

ACTE DE MARIAGE DE RENÉ BRETONNEAU (1661)

Cejourd'huy trentième jour de may mil six cent soixante et ung ont été espousés M^r René Bretonneau, fils de René Bretonneau M^e apothicaire à Loches et de Marguerite Massot ses

IODALOSE GALBRUN

SOLUTION CONCENTRÉE ET TITRÉE DE PEPTONIODE GALBRUN

IODE PHYSIOLOGIQUE, SOLUBLE, ASSIMILABLE

Combinaison complète et stable de l'Iode avec la Peptone.

REMPLACE TOUJOURS avec avantage IODE et IODURES sans IODISME

Arthritisme, Goutte, Rhumatisme, Artériosclérose, Angine de Poitrine, Maladies du Cœur et des Vaisseaux, Asthme et Emphyseme, Scrofule, Affections glandulaires, Rachitisme, Goitre, Fibrome, Syphilis, Obésité.

Iode physiologique VINGT FOIS PLUS ACTIF que l'Iode des Iodures.

Cinq gouttes IODALOSE, renfermant un Cgr. Iode physiologique, agissent comme vingt-cinq Cgr. Iodure.

DOSES MOYENNES: cinq à vingt gouttes pour Enfants; dix à cinquante gouttes pour Adultes.

Communication au XIII^e Congrès International de Médecine, Paris 1900.

Pharmacie GALBRUN, 4, Rue Beaurepaire, PARIS et toutes PHARMACIES.

père et mère, où lad. Bretonneau a esté opposant, laquelle opposition feust levée par une sentence donnée à l'officialité en datte du quatorzième jour de may aud. an qui m'a esté signifiée :

Et Francoyse Lelièvre Tailly, fille de Robert Le Lièvre sr du Taillis, chyrurgien ordinaire du Roy, et damlle Briffault ses père et mère, où il n'y a eu aultre opposition que lad. mère, après les bans publiés par trois fois en ceste paroisse et led. mariage fait en nostre S^{te} Eglise en présence de M^e Pierre Meusnier et de Florimont Pillaut.

Musnier ; Pillau ; Lelièvre ;
Thaureau curé ; Bretonneau.

(Registres de l'Etat Civil de Luzillé (Indre-et-Loire.)

IV

LETTRE DE LOUIS BRETONNEAU CHIRURGIEN A LIGUEIL
A UN DE SES FRÈRES (1663?)

Je vous envoie par notre cousin Gervais les livres qui vous reviennent de la succession de notre père. Vous y trouverez parmi eux le Promptuaire de votre ayeul Lesplaigney et le traicté de la génération que vous cognoisez bien. J'y ai joint un petit livre manuscrit de notre père sur le jardin de santé et un autre que je crois estre de votre aieul Bretonneau intitulé : Traicté de la maladie pestilencieuse qui sevit à Loches l'an M^{ve} IV^{xx} XVII. Je me suis reservé pour moy le Dispensarium que vous avez veu dans la boutique de Ligueil et que quand vous estes venu ici je vous avez demandez de gardez.....

Ligueil le 13 septembre,

(Archives Notariales de Ligueil, non classées)

[Cette lettre ne porte pas de date: nous la croyons écrite en 1663, peu de temps après la mort de Théodore Bretonneau. Elle ne porte pas non plus d'adresse; or en 1663 Louis Bretonneau n'avait que deux frères vivants, Théodore, chanoine au Plessis-les-Tours, et Antoine. Pierre Bretonneau, médecin à Amboise, était mort en 1662; dans la première édition de notre travail nous avons cru à tort qu'il pouvait bien être le destinataire de cette lettre. Ce document, fort curieux, est malheureusement incomplet; une grande partie est endommagée par l'humidité et les rats].

V

ACTE DE MARIAGE DE ROBERT BRETONNEAU (1695)

Les annonces faites sans qu'il se soit trouvé aucune opposition au mariage d'entre Robert fils de René Bretonneau M^{re} chirurgien et de Françoise Le Lièvre ses père et mère d'une part, et Anne Musnier fille de M^e Martin et de Rennée Laboureau ses père et mère d'autre part, tous deux de cette paroisse, je, pasteur de la Croix, soussigné, du consentement et en présence du curé de Luzillé, ay receu lesdits partys à la bénédiction nuptiale après qu'ils se sont donnés leur mutuel consentement le huitième jour de février [1695].

Musnier ; Bretonneau ; Musnier ;
Clopin ; Massot ; Riverin ; Caby ;
Cochin ; Musnier ; De La Huchonnière.

(Registres de l'Etat Civil de Luzillé (Indre-et-Loire.)

VI

ACTE DE MARIAGE DE JEAN BRETONNEAU (1730)

Le 28 novembre 1730, après une publication des bans du mariage à contracter entre Jean Bretonneau fils du deffunct Robert Bretonneau, maistre chirurgien, et de deffuncte Anne Meusnier ses père et mère de la paroisse de Luzillé d'une part, et Damoiselle Jeanne Duverger, fille de deffunct M^{re} François Arteloup Duverger, m^e chirurgien, et de dame Jeanne Chassin de cette paroisse d'autre part, faite au prone de notre messe

paroissiale un jour de dimanche sans aucune opposition ni empêchement canonique à nous connus, ny à M. le curé de Luzilly, comme il paraît par son certificat en datte du 28 novembre 1730, signé Molineau, et vu la dispense des deux autres bans accordée aux parties cy dessus par M^e Brossard, vicaire général de M^{gneur} l'arch., en datte du 27 novembre 1730, signé Brossard v^{re} général et Faucillon, insinuée par Guillon et contrôlée par Richard le mesme jour et an que dessus, nous prestre curé soussigné avons imposé la bénédiction nuptiale aux parties cy dessus desnommés, en présence et du consentement du costé de l'époux du s^r René Bretonneau frère et curateur et du s^r Pierre Bretonneau aussy frère et du costé de l'esponse de M^e Jeanne Chassin, veuve de deffunct M^e François Arteloup Duverger, sa mère, et du s^r François Duverger son frere qui ont signé aec nous.

Bretonneau ; Duverger ; Bretonneau ;
Jeanne Chassin ; Bretonneau ;
Bénard curé.

(Registres de l'Etat Civil de St Georges-sur-Cher (Loir-et-Cher.)

VII

LETTRE DE MAITRISE DE LOUIS BRETONNEAU, 1743.

Nous René Droulin maître chirurgien juré de Loches, lieutenant de M. le premier chirurgien du roy en la ville faubours et resorts dudit Loches, à tous ceux qui ces présentes lestrés verront, salut, sçavoir faisons que sur la requeste à nous présentée par le sieur Louis Bretonneau faisant profession de la religion catolique, apostolique et romaine et ayant satisfait à tous les interrogats et demandes qui luy ont été faits contenus dans les huit examens, après avoir veu l'extrait de batême du suppliant, certificat de vie et de mœurs, d'apprentissage et d'études, en présence de MM. Henry, Docteur, conseiller, médecin du roy et puis l'avis de la communauté assemblée qui l'a trouvé capable, nous l'avons ledit Bretonneau reçu et admis, recevons et admetons maître chirurgien-barbier pour la ville de Loches et Beaulieu, et avoir droit et domaine sur ceux du ressort comme ses confrères, prendre insigne, avoir toutes les marques accoutumées, jouir des mêmes droits et privilèges dont jouissent les autres maîtres dudit Loches et Beaulieu, et que, dans les opérations décisives, il sera tenu d'appeler un confrère, et avons dudit Louis Bretonneau pris et reçu le serment en tel cas requis et accoutumé et temoins de ce nous avons signé ces présentes et contresigné par notre greffier ordinaire: fait et délivré à Loches le vint neuf mars mil sept cent cinquante trois.

Henry, D. M. ; Henry, jeune, Doct. de Montpellier ;
Droulin ;
Caillet ; Texier ; Cornu ; Lamblardie.

(Archives d'Indre-et-Loire. Registre de la communauté des chirurgiens de Loches, non classé.)

VIII

LE COLLÈGE DE CHIRURGIE DE TOURS

Lettre du Frère Clarrier, gardien du couvent des Cordeliers de Tours, à M^e F. Barbier, lieutenant des Messieurs Chirurgiens.

Tours, le 22 janvier 1770.

MONSIEUR,

J'ai déjà eu l'honneur de vous représenter de vive voix que votre collège de chirurgie ne pourrait subsister plus longtemps chez nous, tant à cause de l'infection des cadavres dont l'odeur est insoutenable, qu'à cause de la trop grande sujétion où nous réduit de jour et de nuit le transport de ces mêmes cadavres; à ces raisons, j'en ajoute une troisième, c'est que MM. vos élèves dégradent nos cloîtres et jardin, etc. et que très souvent nous sommes exposés à leurs propos; voilà, Monsieur, ce qui m'oblige à vous prier de vous procurer au plutôt un autre

GÉNÉALOGIE DE LA FAMILLE BRETONNEAU

JEAN BRETONNAYAU
Docteur en Médecine en Anjou.

THIBAUT LEPLEIGNEY
Apothicaire à Tours (1496-1550) épouse Bonne Girault

RENÉ BRETONNAYAU
Docteur en Médecine à Beaulieu-lès-Loches.

JEANNE LEPLEIGNEY
épouse vers 1565 René Bretonnayau.

THÉODORE BRETONNAYAU
Docteur en Médecine à Beaulieu, épouse vers 1593 Anne Sorot.

THÉODORE BRETONNEAU
1595-1695, M^e chirurgien-apothicaire à Liguell,
épouse 1^e Isabelle Bonneau ; 2^e 1644, Renée de Betz.

PIERRE
D^r à Amboise
1622-1662
épouse
Catherine Langlois
d'où descendance.

JEANNE
1626-1695
femme Clopin.

LOUIS
M^e chirurgien-apothicaire
à Liguell
1629-1674
épouse en 1651
Marguerite Gervais de Salvart.

MARIE
1631-1694
femme Guimier.

ANNE
née en 1633
femme Caillaud.

THÉODORE
né en 1647
chanoine au Plessis.

MARGUERITE
née en 1653
femme Gauthier
de la Ferrière.

LOUISE
1658-1705
femme Bodin de la Joubardière.

PIERRE
1664-1709
avocat à Loches
épouse Marie Burtlé.

MADELEINE
née en 1697
femme de Clédat.

LOUIS-PIERRE
D^r en Médecine
à Tours
1706-1764
épouse Anne Lallier
d'où descendance.

MARGUERITE
née en 1706
femme Odart.

RENÉ
1633-1683
M^e chirurgien à Luzillé,
épouse en 1661 Françoise Le Lièvre.

MARGUERITE
1638-1672
épouse en 1663
René Bonneau
M^e chirurgien-apothicaire
à Liguell.

ROBERT
1634-1713
M^e chirurgien à Luzillé,
épouse en 1695 Anne Musnier.

RENÉ
1700-1735
M^e chirurgien
à Luzillé.

JEAN
1708-1770
M^e chirurgien
à Saint-Georges
épouse en 1730
Jeanne Arteloup du Verger.

ANNE
1703-1766
épouse en 1735
René de La Croix
M^e Chirurgien
à Luzillé.

LOUIS
1712-1784
M^e chirurgien
à Beaulieu
épouse 2^e en 1731
Anne Lorton.

JEAN
né en 1732
Chirurgien du prince
de Montbazou
épouse en 1768
Martine Faray.

PIERRE
1741-1811
M^e chirurgien
puis officier de santé
à Saint-Georges
épouse 1^e en 1770,
Anne Raimbault
épouse 2^e en 1776,
Elisabeth Lecomte.

LOUISE
1744 — an II
épouse en 1768
Pierre Mabiet
chirurgien
à Savonnières.

LOUIS-JEAN
né en 1753
M^e chirurgien
du
marquis de la Fayette

ROSE-JEANNE
1770-1821
femme Raguin.

PIERRE-FIDÈLE BRETONNEAU
8 avril 1778 — 18 février 1862
Docteur en médecine
épouse 1^e en 1801,
Thérèse Adam
épouse 2^e en 1856,
Sophie Moreau.

LOUISE-ÉLISABETH
née en 1779
femme Baugé.

asile, si cependant vous aviez dessein de vous faire une école publique, je vous propose des bâtimens et un terrain très convenable. Ayez pour agréable de vous décider promptement, votre réponse suspendra la transaction d'un bail pour cet objet.

(Archives d'Indre-et-Loire, H. 650.)

IX

ACTE DE MARIAGE DE PIERRE BRETONNEAU (1777)

L'an mil sept cent soixante dix sept, le vingt huit janvier, après trois publications de bans du futur mariage entre le sieur Pierre Bretonneau, maître en chirurgie, veuf de feu dame Catherine Rimbault, de la paroisse de St-Georges-sur-Cher, et demoiselle Marie-Elisabeth-Lecomte, fille majeure de M^r François Lecomte, notaire, et de defunte dame Elisabeth Haisnée, de la paroisse de Vallières-les-Grandes, canoniquement faites tant aux prônes de cette paroisse qu'à ceux de la paroisse de St-Georges, par trois dimanches ou jours de fête, avec intervalle compétent, comme il appert par le certificat de M. le curé de St-Georges-sur-Cher en date du vingt-trois du présent mois, signé Macé, curé de St-Georges-sur-Cher, sans qu'il se soit trouvé aucune opposition ou empêchement canonique. Nous, prêtre vicaire de la paroisse d'Onzain, sous-signé, du consentement et en présence de M. Viollet, curé de Vallières, avons reçu leur mutuel consentement de mariage et leur avons donné la bénédiction nuptiale, avec les cérémonies prescrites par la Ste Eglise, en présence, du côté de l'Epoux, de dame Jeanne Horteloup, sa mère, veuve de Jean Bretonneau, maître en chirurgie, du sieur Pierre Mahiet, maître en chirurgie, son beau-frère et du sieur Jean des Bordes, notaire royal à St-Georges, son cousin issu de germain, et du côté de l'épouse, en présence de M^r François Lecomte, son père, de messieurs Jean Lecomte, notaire royal à Loches, et Jacques Lecomte, prêtre, vicaire de la paroisse de Ch..., ses frères, de demoiselle Anne Lecomte sa sœur, de dame Marie Lecomte, veuve du sieur Galet, sa tante, du sieur François Lecomte, bourrelier, son oncle, et de plusieurs autres parens et amis dont plusieurs ont signé avec nous.

Signé : Marie-Elisabeth Lecomte ; Bretonneau ; Lecomte ; François Lecomte ; Lecomte ; Jeanne Bretonneau ; Viollet, curé.

(Registre de l'État Civil de Vallières-les-Grandes (Loir-et-Cher.)

X

ACTE DE BAPTÊME DE PIERRE-FIDÈLE BRETONNEAU (1778)

Le quatre avril mil sept cent soixante dix huit, a été baptisé par nous, vicaire soussigné, Pierre-Fidèle, né de la veille, fils légitime du sieur Pierre Bretonneau, maître en chirurgie et de dame Elisabeth le Compte, le parain Maître François le Compte, notaire royal à Vallières, grand-père de l'enfant et maraine dame Martine Farrey, épouse du sieur Jean Bretonneau, chirurgien du prince de Montbazou, tante de l'enfant, qui ont signé avec nous.

Femme Bretonneau ; Lecomte ; Desmée, vicaire.

(Registre de l'État Civil de Saint-Georges-sur-Cher.)

KYSTES DE L'OVAIRE ET GROSSESSE. TROIS CAS DE TORSION DU PÉDICULE. TROIS OVARIOTOMIES. TROIS GUÉRISONS.

Par M. le D^r LAPEYRE, professeur suppléant à l'Ecole de médecine de Tours.

Rapport fait à la Société de Chirurgie de Paris

Par M. J.-L. FAURE.

Vous savez, Messieurs, que la grossesse est souvent invoquée comme facteur de la torsion des kystes de l'ovaire.

M. le D^r Lapeyre, chirurgien en chef de l'hôpital de Tours, a eu la bonne fortune d'observer récemment trois cas dans lesquels cet accident s'est produit, et il nous a envoyé cette série d'observations, série d'autant plus belle qu'elles se sont toutes terminées par la guérison.

Ces observations sont assez intéressantes pour mériter d'être publiées. Les voici :

Obs. I. — *Kyste de l'ovaire et grossesse. Torsion du pédicule ovarique et avortement. Ovariectomie. Guérison.*

M^{me} Marguerite M..., âgée de vingt-trois ans, d'une très bonne santé, réglée normalement à treize ans, s'est mariée il y a onze semaines. Depuis son mariage, elle n'a pas revu ses règles et a présenté les signes d'une grossesse probable : vertiges et quelques vomissements. Il y a dix jours, en rentrant de voyage de nocces, elle est prise brusquement dans le ventre d'une douleur aiguë atroce s'accompagnant de vomissements, de tendance syncopale, de refroidissement des extrémités. Un médecin appelé constate immédiatement un développement anormal du ventre et trouve des signes de grossesse. Il s'arrête au diagnostic de péritonite sans bien démêler la cause des accidents et institue le traitement médical par la glace et l'opium.

Mais le ventre se ballonne, les vomissements verdâtres apparaissent et persistent, la constipation est opiniâtre, le pouls est petit et rapide.

La température oscille seulement entre 38 degrés et 38².

Le facies altéré et anxieux, l'acuité des douleurs abdominales que seule la morphine calme un peu font décider une consultation.

Je vois la malade au dixième jour des accidents ; le matin même, un incident nouveau s'est produit : une fausse couche d'environ deux mois s'est produite. L'état général n'en a été modifié ni en bien ni en mal, les douleurs péritonéales conservent toute leur intensité.

A l'examen direct, le ventre est énorme, en apparence uniformément ballonné, partout douloureux.

La douleur à la pression atteint cependant son intensité maxima au niveau de la région supérieure droite de l'abdomen, immédiatement au-dessous des fausses côtes.

Il existe de la fluctuation superficielle indiquant la présence d'un épanchement péritonéal. Au-dessous de cet épanchement, la palpation, en dépit des difficultés qu'elle présente, de la souffrance qu'elle provoque, permet de percevoir une tumeur rénitente, de contours mal définis, se prolongeant très haut sous les fausses côtes, paraissant remplir tout l'abdomen, et certainement extra-utérine.

En dehors des renseignements déjà fournis, les antécédents sont muets. Jamais une tumeur abdominale n'a été soupçonnée chez la jeune fille ; la mère déclare cependant que le ventre de sa fille a toujours été un peu gros.

Je conclus à un kyste de l'ovaire à pédicule tordu ou même rompu, en raison de l'intensité des accidents, de la présence d'un épanchement intrapéritonéal, et conseille le transport immédiat à Tours pour intervenir.

L'opération est faite le surlendemain, 20 avril 1900.

A ce moment l'état est plus mauvais encore ; les vomissements ont cessé, il est vrai, mais le facies est plus mauvais, plus anxieux, la respiration rapide. Le ballonnement et la douleur sont plus marqués encore. La température, la veille au soir, s'est élevée à 39² ; le matin de l'opération elle est à 38⁶. Le pouls, petit, rapide, dépasse 120.

Opération. — La veille et le matin de l'opération, 250 grammes de sérum artificiel ont été injectés. La malade a été endormie au chloroforme.

L'incision du péritoine pariétal donne issue à une certaine quantité de liquide ascitique rougeâtre, puis découvre un énorme kyste à la paroi, friable, prête à se rompre, de

coloration rouge foncé. La poche est très adhérente, surtout en arrière et sur les côtés, à l'épiploon, à l'anse sigmoïde, aux parois du pelvis.

La ponction donne issue à 14 litres de liquide fortement mélangé de sang ; les dernières ponctions ont le caractère de sang à peu près pur. Le détachement des adhérences, toutes très vasculaires, surtout les adhérences épiploïques, rend l'opération assez laborieuse.

Enfin le kyste est extrait hors du ventre et le pédicule apparaît plusieurs fois tordu sur lui-même (à cinq ou six tours), noirâtre, étranglé. La circulation y est totalement interrompue.

Les adhérences de nouvelle formation de la paroi du kyste, très vasculaires, ont seules assuré la nutrition du kyste et empêché des accidents encore plus graves.

Je draine avec un gros drain combiné à un tamponnement à la Mikulicz placé au fond du bassin pour arrêter un peu de suintement sanguin.

L'opération a été longue : une heure dix. La malade s'est médiocrement comportée vers la fin de l'opération. On lui fait à nouveau du sérum, puis de l'éther, de la caféine ; elle est entourée de boules chaudes.

Le soir, le pouls est à 130, la température à 36°8, l'aspect peu rassurant.

Au bout de vingt-quatre heures, l'état devient un peu meilleur, la température remonte à 38 degrés, 38°5, le pouls s'abaisse à 120.

Pendant quatre jours, les injections de sérum sont continuées, l'issue reste douteuse. Des vomissements se sont prolongés pendant quarante-huit heures. Enlèvement de la mèche le troisième jour. A partir du cinquième jour, l'état va s'améliorant, la guérison est complète au bout de sept semaines.

Dans la poche, il n'existait aucun produit permettant de faire croire à un kyste dermoïde. L'examen histologique n'a pas été pratiqué.

Au résumé, le mariage et la grossesse aussitôt survenue ont produit la torsion du pédicule d'un kyste dont l'existence était restée ignorée. La torsion a été brusque et complète ; la malade a failli succomber en raison des retards apportés à l'intervention. La formation d'adhérences vasculaires a seule permis au kyste de ne pas se gangrener ou se rompre. L'hémorragie intrakystique a été très abondante. La grossesse a été interrompue du fait des accidents de torsion et de péritonite consécutive.

La malade n'a pas été revue depuis les six mois qui ont suivi sa guérison.

Obs. II. — *Grossesse et kyste de l'ovaire. Torsion lente du pédicule. Laparotomie. Guérison et continuation de la grossesse.*

M^{me} R..., vingt-six ans, mariée depuis quatre ans, a été réglée normalement à partir de quinze ans. Elle n'a jamais eu depuis son mariage le moindre début de grossesse, n'a jamais souffert du ventre jusqu'à il y a un an. C'est une nerveuse qui présente quelques troubles de colite muco-membraneuse.

Depuis un an, elle a commencé à s'apercevoir que son ventre grossissait, en même temps à chaque période menstruelle se déclaraient dans le ventre des douleurs aiguës nécessitant le repos au lit pendant quelques jours ; à deux ou trois reprises, il y a eu de véritables petites crises péritonéales s'accompagnant de vomissements bilieux. En même temps la figure s'altérait. Il y a quatre mois, M^{me} R..., a consulté un chirurgien des hôpitaux de Paris qui a porté le diagnostic de kyste de l'ovaire, *kyste probablement dermoïde*, et a conseillé l'intervention. La malade rentre chez elle très effrayée et hésitante.

Deux mois après, M^{me} R... présente les signes non équivoques de début d'une grossesse : suppression des règles, troubles réflexes, etc.

Le 18 septembre 1901, au moment où la grossesse atteint environ deux mois, M^{me} R... est prise brusquement de douleurs péritonéales très aiguës s'accompagnant de tendance à la syncope, de ballonnement du ventre, d'accélération du pouls et d'une élévation très minime de température, 37°6 à 37°8.

La crise, au dire de la malade, est analogue à celles déjà éprouvées à des époques menstruelles, mais cette fois l'intensité des douleurs est beaucoup plus grande, le palper du ventre est très douloureux, il y a de véritables phénomènes de péritonite avec vomissements verdâtres pendant quarante-huit heures.

Un médecin appelé prescrit de la glace sur le ventre et l'ingestion d'un peu seulement de champagne frappé.

Le 12 septembre je fus appelé près de la malade ; la température atteint 38°2, le pouls 108, les douleurs sont encore très vives, il n'y a que très peu de ballonnement, peu de constipation, plus de vomissements.

Les commémoratifs sont très nets : M^{me} R..., atteinte de kyste de l'ovaire dûment diagnostiqué, a commencé une grossesse il y a deux mois.

La tumeur assez volumineuse est facilement délimitée par le palper, le toucher confirme la coexistence de la grossesse et du kyste.



HÉMAGÈNE TAILLEUR

à base de Pétroséline mentholée sous forme de dragée

adopté par les hôpitaux
et recommandé par les Sommités médicales
comme nouvel EMMÉNAGOGUE bien supérieur
à l'Apiol, et comme le meilleur sédatif
des tranchées utérines qui suivent les couches.

Envoi gratuit à MM. les Docteurs des notices et
d'un Flacon d'essai

FABRIQUE A FONTAINEBLEAU : 37, GRANDE-RUE

Se trouve dans toutes les pharmacies.

PRINCIPAUX DÉPÔTS A TOURS :

PHARMACIES : GUIBERT et Franck BOURZAT, 85 rue
Brignonnet et JAVILLIER, 51, r. Nationale.

L'utérus ne présente aucun symptôme de travail abortif, le col reste fermé.

Les accidents actuels résultent évidemment d'une complication survenue du côté du kyste : le diagnostic de torsion du pédicule paraît s'imposer.

La malade transportée à ma clinique est opérée le 16 septembre au matin.

Entre temps l'état s'est amélioré ; la crise paraît presque terminée.

L'opération est entièrement facile, une incision de médiocre longueur permet après ponction l'ablation du kyste qui contenait 2 litres et demi environ de liquide un peu hémétique. Quelques adhérences antérieures à la paroi existent seules. La paroi du kyste est de teinte violacée.

Le pédicule long et grêle est tordu sur son axe à un tour et demi. L'arrêt de la circulation n'est qu'incomplet.

Le kyste s'est développé à gauche ; annexes droites saines. L'utérus gravide n'est l'objet d'aucune manœuvre. Les suites opératoires sont très simples. La grossesse continue et M^{me} R... accouche à terme d'un garçon vivant.

L'examen macroscopique de la pièce ne révèle aucun élément dermoïde. La torsion incomplète n'avait amené aucun trouble dans la vitalité des tissus.

Il n'est guère douteux qu'il s'agit d'une torsion progressive ayant évolué en plusieurs fois d'abord à l'occasion des époques, puis de manière plus aiguë au deuxième mois de la grossesse. Cette crise elle-même se serait très vraisemblablement terminée sans autre accident, mais très probablement aussi de nouveaux phénomènes de torsion se seraient vite déclarés.

Obs. III. — *Kyste de l'ovaire et grossesse. Torsion du pédicule. Ovariectomie. Avortement et guérison.*

M^{me} A..., vingt-deux ans, de Couture (Loir-et-Cher), mariée depuis quatre mois, n'a pas eu ses règles depuis cette date. Elle-même est une campagnarde robuste, sans antécédents morbides, réglée à partir de quatorze ans.

Le 2 avril 1903, elle est prise brusquement, à la suite d'un bal de noces, d'une douleur dans le ventre, aiguë, atroce, avec menaces syncopales.

Puis, à ces phénomènes de début, succèdent très rapidement des vomissements verdâtres, du ballonnement du ventre, de la constipation, la sensibilité du ventre à la moindre pression.

Deux médecins appelés jugent la situation grave et constatent, en même temps que des modifications de l'utérus, augmenté de volume, à col ramolli, la présence d'une volumineuse tumeur siégeant à gauche, très haut, jusque au niveau de la rate.

La température s'est progressivement élevée, bientôt elle atteint 39 degrés ; le pouls oscille autour de 120. Bref, les phénomènes de péritonite vont croissant.

Je vois la malade le 8 avril et prescrit le transport à Tours. Le 10, la malade est amenée à la maison de santé.

La glace en permanence sur le ventre a provoqué une atténuation réelle des accidents. La malade est plus calme, souffre moins. La température est à 38°2. Le pouls est à 108. Les vomissements ont disparu, le ventre reste aussi ballonné, la pression à gauche aussi douloureuse.

Examen. — Le palper permet de constater :

1° A droite, l'existence d'une tumeur s'élevant dans la fosse iliaque, que le toucher combiné reconnaît être l'utérus. Le col est mou, augmenté de volume. Le corps arrondi, élastique, donne la sensation d'un utérus gravide de trois mois.

2° A gauche, l'existence d'une tumeur très haut située, plongeant sous la rate et les fausses côtes. Cette tumeur paraît fixée ; il est impossible de préciser ses limites à droite et en bas. Le toucher ne l'atteint pas. Elle est nettement distincte de l'utérus.

La malade interrogée n'avait jamais rien remarqué d'anormal avant le début de la grossesse actuelle. Le ventre était un peu gros.

Il n'y a guère que deux diagnostics possibles : grossesse et kyste de l'ovaire à pédicule tordu ; grossesse extra-utérine coexistant peut-être avec une grossesse normale et interrompue par une hémorragie intra-kystique.

Comme je viens d'opérer deux grossesses tubaires, dont l'une six semaines après un accouchement à terme, en dépit de la situation étonnamment haute de la tumeur extra-utérine, signes qui sont en faveur du kyste et de la grossesse concomitante, je reste indécis entre les deux hypothèses.

Opération. — Le 11 avril au matin, je pratique l'intervention. La laparotomie découvre un kyste de l'ovaire contenant 6 litres de liquide séro-sanguinolent. La paroi en est noirâtre, friable. Le pédicule un peu grêle, très long, est tordu sur lui-même à deux tours. Le kyste est gauche, ne plonge pas du tout dans le bassin et reste très éloigné de l'utérus gravide qui apparaît en la rétroversion droite. Il n'existe que deux adhérences péritonéales récentes et à la paroi seule. L'appendice complètement déplacé entraîné à gauche de la ligne antérieure, large de 8 centimètres, fait partie aussi d'une adhérence et semble enflammé. J'en pratique la résection. L'utérus et les annexes droites ne sont pas touchés.

L'opération a été rapide et facile, les suites immédiates sont bonnes. Température : le soir, 37°8. Pouls, 108. Le lendemain matin, la malade fait une fausse couche de trois mois au moins. Je dois faire l'extraction du placenta retenu en entier dans l'utérus.

La température pendant deux jours encore s'est élevée à 37°6.

HÉMORRHOÏDES
La Pommade Royer
FISSURES ANALES
 vaso-constricteur local, présentée sous la forme de *Pommade molle* et sous celle de *Suppositoires*, est le Véritable Spécifique de ces Affections.
L'ESSAYER avant toute intervention.
 Pharmacie A. DUPUY, 225, rue Saint-Martin - PARIS

Le poulx a été à 120 le jour de la fausse couche, puis est retombé le lendemain à 108.

La guérison s'est effectuée complètement en trois semaines. Aucun drainage n'avait été fait.

La poche ne contenait aucun élément dermoïde, mais l'examen histologique pratiqué a permis d'attribuer cette origine au kyste.

Actuellement M^{me} X... est enceinte de six ou sept mois ; la grossesse évolue normalement, ainsi qu'elle a eu soin de me l'apprendre.

Dans ces observations l'avortement qui a précédé la première intervention et qui a suivi la troisième est un incident sans importance.

Il n'est pas étonnant qu'il soit survenu étant donnée la gravité des symptômes observés et qui, du fait de la fièvre et des vomissements, pouvaient parfaitement faire croire à une péritonite.

Mais le point intéressant est celui qui a trait à la cause de la torsion. M. Lapeyre pense, avec Freund, que l'augmentation de volume de l'utérus doit être incriminée.

Je me demande vraiment s'il en peut être ainsi, et s'il ne faut pas voir dans la grossesse une simple coïncidence.

Il m'est, en effet, bien difficile d'admettre qu'un utérus gravide de deux à trois mois puisse imprimer à un kyste comme celui de la première observation qui contenait 14 litres, des mouvements suffisants pour produire la torsion de son pédicule, et surtout une torsion de 5 ou 6 tours, tout à fait exceptionnelle, d'ailleurs. Un utérus de deux mois n'est pas bien gros auprès d'un pareil kyste qui doit être, de par son volume, calé de tous côtés dans le ventre.

Il en est de même pour le troisième kyste, qui contenait 6 litres ; il me paraît encore un peu gros pour être sérieusement influencé par un utérus gravide de proportions encore restreintes, d'autant plus que ce kyste présentait encore une torsion considérable (deux tours environ). Un utérus en se développant et en repoussant un kyste pourra, je le veux bien, lui faire faire un quart de tour, un demi-tour tout au plus. Davantage, cela n'est pas possible.

Bien plus, l'utérus, augmentant le volume, doit contribuer à comprimer le kyste enfermé dans un abdomen déjà trop étroit, et à empêcher la torsion plutôt qu'à la provoquer.

Je crois donc que nous ne devons pas accepter sans discussion cette théorie pathogénique. Si des kystes de l'ovaire se tordent pendant la grossesse, c'est malgré elle, et non à cause d'elle.

C'est la seule objection que je ferai à M. Lapeyre. Pour le reste, ses observations sont intéressantes, elles témoignent chez leur auteur d'un esprit de décision que je ne saurais trop approuver, et qui dans les circonstances actuelles a sauvé certainement la vie de deux femmes, et peut-être de trois.

Je vous propose donc d'adresser à M. Lapeyre nos félicitations.

Notice Biographique

sur Bernard-Félix Bouriat

Médecin à Tours, 1788-1816

Par F. Em. BOUTINEAU.

Nous avons découvert, à la Bibliothèque Nationale, trois curieuses pièces, intéressant un médecin, originaire de Poitiers, et qui a exercé sa profession à Tours pendant environ vingt-huit ans. La lecture de ces documents nous a semblé si intéressante pour l'histoire de la médecine en Touraine, que nous n'avons pas hésité à les reproduire *in extenso* dans l'hospitalière *Gazette Médicale du Centre*.

Leur publication sera suivie d'une notice biographique dont nous n'avons encore pu réunir tous les éléments.

Bernard-Félix Bouriat conquiert le Doctorat à Montpellier, cela ne suffisait pas au XVIII^e siècle pour avoir le droit d'exercer dans une ville, il fallait se faire agréger à une Faculté ou à un Collège de médecine, c'est-à-dire passer de nouveaux examens : voulant exercer dans Poitiers sa ville natale, il dut se présenter devant la Faculté (non enseignante) de cette ville (il en était de même pour la ville de Tours dont l'agrégation des médecins ne portait pas le nom de Faculté mais celui de Collège). Bouriat avait vingt-deux ans, il semble qu'il était un peu présomptueux ; dans tous les cas en 1782, alors qu'il dut présenter ses thèses devant le corps des médecins de Poitiers, il échoua assez piteusement et voulut avoir recours au Parlement pour se justifier contre l'animosité qu'il croyait déchaînée contre lui.

Il n'eut sans doute pas gain de cause avec la haute juridiction, car en 1788, il se présenta devant le Collège des médecins de Tours, le même jour que Jean Origet, et tous les deux après les preuves exigées, furent admis à exercer la médecine dans notre cité.

Bouriat fut un des fondateurs de la Société Médicale d'Indre-et-Loire, on pourrait même dire qu'en qualité de secrétaire général, il en fut l'âme vibrante pendant quinze ans ; cette fonction était âpre et ardue, à une époque où le niveau révolutionnaire avait ruiné le vieil édifice médical ; et alors qu'il s'agissait de reconstruire avec tous ses débris une ère nouvelle, qui nous a donné par la suite les trois grands médecins, dont s'honore la Touraine.

MÉMOIRE

Grand chambre
rôles des Mercredis

SIGNIFIÉ

DU SIEUR BOURIAT, DOCTEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER APPELANT D'UN PRÉTENDU DECRET RENDU PAR LES DOCTEURS-MÉDECINS DE POITIERS ;

Contre lesdits Docteurs-Médecins, Intimés.

..... Transi
Gymnasia atque audi facinus majoris abolæ.
Juvenalis, satyrâ 3, V. 114. 115

Dans un siècle avili par la corruption, on a représenté comme une preuve de l'excès où étoient portés les vices,

l'exemple d'un particulier, qui cachant les siens sous la robe qui désignoit les hommes particulièrement destinés à l'étude de la sagesse et aux fonctions saintes de l'enseignement, avoit exposé son disciple et son élève aux horreurs de la délation et de la proscription.

Soit qu'on considère le nombre, soit qu'on considère la qualité des adversaires du sieur Bouriat, et qu'on adopte l'idée qu'ils donnent d'eux-mêmes dans leur Requête signifiée le 23 juin dernier, en prétendant qu'ils forment *un corps où les lumières et le savoir sont essentiels, un corps qui tient entre ses mains la conservation, la vie des Souverains et des Peuples* ; soit qu'on réfléchisse sur les motifs qui les ont dirigés, sur les petites passions, les raisons de rivalité, et les petits intérêts qui divisent souvent ceux qui sont destinés aux mêmes fonctions et au même état, mais qui ne peuvent ni diminuer, ni excuser en aucune manière les excès auxquels s'est livrée une compagnie, dans un exercice littéraire, qui avoit pour objet de s'associer un collègue qui doit partager avec elle l'avantage précieux de servir à l'utilité publique ; soit enfin, qu'on examine les moyens que les médecins de Poitiers ont employés pour ôter l'état et l'existence civile à un jeune homme de vingt-deux ans, élevé dans le sein de l'Université de Poitiers, dont ils prétendent faire partie, on acquerra facilement la triste preuve, que quoique nos vices prennent une forme différente, sous un Gouvernement aussi éclairé et aussi modéré que celui sous lequel nous avons le bonheur de vivre, ils n'en sont pas moins réellement et quant au fond, ce qu'étoient les vices des hommes qui ont existé sous les règnes dont Juvénal et Tacite nous ont fait la description.

FAITS.

Le sieur Bouriat, élève de l'Université de Poitiers, ayant pris le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de Montpellier, fit, quelque temps après son retour dans sa Patrie, les démarches d'usage pour son aggrégation à la Faculté de Médecine de Poitiers. Il se présenta le 18 novembre dernier, chez le sieur Pallu de la Barrière, Doyen de ladite Faculté : il lui demanda quand il lui permettroit de lui remettre ses Lettres de docteur et de le requérir, ainsi que la Faculté, de lui fixer le temps où il pourroit commencer les épreuves requises pour son aggrégation. Le Doyen lui répondit que ce temps dépendant de celui où le sieur Rousseau, reçu Docteur dans la Faculté de Médecine depuis douze ans, sans y avoir fait aucune espèce d'épreuve, feroit ses principes, il ne pouvoit lui rien dire de positif à cet égard. Cette réponse détermina le sieur Bouriat à aller voir le lendemain le sieur Rousseau, qui l'autorisa à rapporter au sieur Doyen, que le 18 décembre suivant au plus tard, il rempliroit ce premier acte de Docteur, qu'il n'auroit pu différer davantage sans s'exposer aux risques ou au moins aux contestations que ses collègues auroient pu lui faire éprouver, en prétendant qu'il avoit encouru la peine portée par l'article 3 du chap. 2 des statuts de la Faculté, qui est ainsi conçu : *Qui principia prælectionum facere debebit, et id non exequetur sine legitima excusatione. per totum annum privabitur emolumentis suæ Regentiæ.*

Sur l'exposé de la réponse du sieur Rousseau, que le sieur Bouriat s'empessa de rapporter au sieur Doyen, il lui fixa le 24 novembre pour venir présenter ses Lettres, et pour en faire l'examen : il les garda depuis ledit jour 24 novembre, jusqu'au 27 du même mois. C'est à cette époque, bien remarquable dans cette cause, que le sieur Bouriat ayant cru pouvoir hasarder de prier le sieur Doyen de lui dire quelle étoit la somme qu'il devoit consigner entre ses mains, en reçut cette réponse, qu'il ne le *savoit*

pas encore. Le sieur Bouriat ne prévint pas que ce doute ou cette incertitude pussent être fondés sur des motifs particuliers ; il répliqua qu'il pensoit que cette consignation seroit de 1500 liv., comme on lui avoit dit qu'avoient été celles faites par MM. Boisdin, Bourcy et autres. Le sieur Doyen, en ce moment, se livre au plus grand emportement, et dit au sieur Bouriat que personne n'avoit été assez coquin pour dire que le prix de la consignation n'étoit que de 1500 liv. l., et que si M. Boisdin l'avoit dit, c'étoit un malhonnête homme. On ne se permettra aucune réflexion, ni sur le motif de l'emportement du sieur Doyen, ni sur l'effet qu'il produisit sur lui : on se contente d'observer que feu le sieur Boisdin a été un des hommes des plus instruits qui aient honoré la Faculté de Médecine de Poitiers.

Peu de jours après, et le premier décembre suivant, la mère du sieur Bouriat crut faire une démarche conforme à la prudence et à ce que les circonstances exigeoient, en se transportant chez le sieur de Cressac, sous-Doyen, pour lui demander quelle étoit exactement la somme qui devoit être consignée. Le sieur de Cressac répondit *qu'il n'en savoit rien*, et il ajouta qu'il se chargeoit de voir le sieur Doyen, pour l'engager à le faire savoir à son fils dans la journée même. De fait, le sieur Doyen étant passé chez le sieur Bouriat le même jour, sur les trois heures après-midi, lui annonça que la consignation qu'il devoit faire entre ses mains seroit de quatre-vingt-trois louis moins 6 liv. Le sieur Bouriat témoigna les appréhensions réelles qu'il éprouvoit, que ses parents, prévenus que la consignation devoit être de 1500 liv., ne trouvassent quelques difficultés à payer une somme excédante. Une simple observation de ce genre parut au sieur Doyen suffisante pour lui donner et lui faire prendre le droit de répliquer au sieur Bouriat, que *si ses parens n'avoient pas de bon sens, il devoit leur en donner.* Cette proposition étrange ayant jeté le sieur Bouriat dans un étonnement qu'il ne put et ne crut pas devoir cacher, le sieur Doyen insista, et lui dit *qu'il pouvoit se présenter à Messieurs de la Faculté de Médecine, et leur déclarer qu'il étoit indigne d'entrer parmi eux.*

Aussi-tôt que cette seconde scène eut été connue de quelques personnes de la famille du sieur Bouriat, elles n'eurent égard ni à l'arbitraire de ce droit de consignation, ni à la manière dont on le percevoit ; elles exigèrent que la somme de 1986 liv. demandée par le sieur Doyen lui fût remise *ès-mains*. Cette consignation ayant été réellement faite, la Faculté donna au sieur Bouriat, le 4 décembre dernier, les deux propositions qu'il devoit traiter dans ses thèses théorique et pratique.

De ces deux propositions qui furent remises au sieur Bouriat par la Faculté, et qui lui furent assignées comme étant la matière qu'il devoit traiter, la première est conçue en ces termes : *An remedia à triplici regno desumpta Chymicis sint anteposenda* ? et la seconde en ces autres termes : *An morbis spasmodico-convulsivis antispasmodica proprio dicta* ?

Le sieur Bouriat croit devoir rejeter l'idée qui lui a été présentée par différentes personnes, que le choix même de la seconde proposition, étoit une insulte qui lui étoit faite en la personne d'une mère que son cœur aime, honore et révere ; que ceux qui avoient fait choix de cette matière, en lui imposant l'obligation de la travailler, avoient cherché un motif, un prétexte d'outrage dans les infirmités auxquelles la condition humaine nous assujettit tous indistinctement : vérité bien propre à calmer tous ces débats ridicules, qu'élevent entr'eux les hommes sur de prétendues raisons de dignité et de préférence ; vérité que n'auraient pas dû méconnoître des hommes qui auroient eu les premières notions du physique et des frères ressorts

du corps humain; des hommes sur-tout qui ne croient point trop dire d'eux-mêmes en s'annonçant dans leurs écrits comme une compagnie où *les lumières et le savoir sont essentiels*!

Quant à la première proposition, elle est mal conçue : on ne peut mettre aucune différence entre les remèdes tirés du triple regne et les remèdes chymiques, ni établir une préférence des uns sur les autres, parce qu'ils sont absolument les mêmes, et que la première proposition devoit être ainsi exprimée : *An remedia simplicia sint Chymicis anteponenda*? La manière confuse, inexacte, dont étoit rédigée la première proposition, sur laquelle le sieur Bouriat devoit travailler et former sa thèse théorique, le jeta dans le plus grand embarras, et il ne devoit pas paraître étonnant que son travail se ressentît et contiât des preuves de cet embarras.

En effet, le sieur Bouriat pouvoit-il rectifier la proposition que la Faculté de Médecine lui avoit donnée, sans paroître coupable de présomption et sans manquer en même temps aux règles qui lui étoient prescrites de se renfermer dans la proposition qu'on lui avoit donnée? Mais, d'un autre côté, comment et avec quel espoir de succès le sieur Bouriat pouvoit-il se fatiguer la tête pour chercher une différence ou une préférence quelconque, entre des remèdes qui sont absolument les mêmes. Le travail cependant fut fait le jour où il devoit être présenté à la Faculté de Médecine, en la personne du sieur Doyen.

Le sieur Bouriat remit ses thèses au sieur Doyen, qui en prit lecture en sa présence, sans lui témoigner qu'il les improuvât; il demanda seulement, conformément à ce qu'il dit être d'usage, qu'elles restassent entre ses mains pendant trois jours. C'est après avoir eu tout cet intervalle de temps pour faire des réflexions et préparer sa réponse que le sieur Doyen dit au sieur Bouriat, lorsqu'il se présenta de nouveau chez lui : « qu'il croyoit avoir perdu la « tête, le jugement, le sens commun; qu'il croyoit être « dans le délire, et il motiva cette croyance sur ce que la « thèse de théorie que lui avoit présentée le sieur Bouriat, « étoit inintelligible; il ajouta ensuite, qu'il ne vouloit « point passer pour une bête en la syndiquant, et qu'il « l'avoit communiquée au sieur de la Mazière, qui n'y « avoit pas plus compris que lui. »

La première observation que se permit le sieur Bouriat, fut que, lorsque le sieur Doyen avoit lu sa thèse avec lui et en sa présence, il n'avoit pas témoigné qu'il en jugeât d'une manière aussi défavorable. Dans la Requête signifiée le 25 juin, l'on reproche au sieur Bouriat d'avoir prétendu que sa thèse étoit *parfaite*, étoit un *chef-d'œuvre*. Il est faux qu'il se soit servi de ces termes : la vérité est que le sieur Bouriat, après avoir entrepris de défendre sa thèse théorique, que le sieur Doyen attaquoit d'une manière fort vague, et dont il paroïssoit qu'il faisoit une critique qui au moins étoit trop sévère, et que sur-tout il ne justifiait point, en évitant d'entrer dans des détails et dans des observations circonstanciées, crut pouvoir s'autoriser du témoignage d'une personne à qui il dit avoir montré sa thèse; et cette personne est le sieur du Pesseau, Docteur de la Faculté de Médecine de Poitiers, homme modéré et honnête qui, en parlant au père du sieur Bouriat, s'étoit expliqué d'une manière favorable à l'égard de ses thèses. Il est bon d'observer que la Faculté de Médecine n'a levé aucune difficulté au sieur Bouriat, sur la manière dont il avoit rédigé et travaillé sa thèse pratique. Au témoignage du sieur du Pesseau, on doit joindre celui du sieur de Cressac, sous-Doyen de la Faculté de Médecine de Poitiers, qui dit également au sieur Bouriat qu'il avoit lu

les thèses de son fils, et qui, sans s'expliquer à leur égard, comme l'avoit fait le sieur du Pesseau, dit que *s'il étoit Doyen, il les syndiqueroit aussitôt*. Il est encore vrai que, dans l'entrevue dont on vient d'exposer le singulier et brusque début, le sieur Doyen continuant de manquer à toute espèce d'égards, le sieur Bouriat lui fit appercevoir que parmi une infinité de choses auxquelles sa préoccupation l'empêchoit de donner attention, on devoit compter celle-ci, qu'il n'avoit pas le droit de le traiter comme un écolier. Il est encore vrai que le sieur Bouriat crut enfin pouvoir rejeter une partie des fautes qu'on relevoit avec la plus grande vigueur, et sans cependant articuler rien de précis, sur le mauvais choix que la Faculté avoit fait de la question qu'elle lui avoit donnée à traiter.

Le sieur Doyen n'eût pas la bonté, comme il le prétend dans la Requête signifiée le 25 juin, de faciliter au sieur Bouriat la correction de sa thèse, de lui en montrer les endroits faibles. Ses entiques pleines d'amertumes, et qui n'étoient que des énonciations vagues, avoient pour objet, non d'éclairer, mais de mortifier le sieur Bouriat. Une seule réflexion du sieur Doyen porta sur un objet fixe et déterminé : c'est celle qu'il fit lorsqu'il prétendit que le sieur Bouriat avoit fait une faute en se servant dans sa thèse pratique de cette expression *Fert animus expromere*, dont il prétendit faire une juste correction, en la faisant changer en cette autre expression *Fert animus ad expromendum*. Le sieur Bouriat, quoique convaincu que le sieur Doyen se trompoit en regardant cette correction comme juste ou nécessaire, lui donna une preuve de sa soumission, qu'il est aisé de rendre évidente par l'inspection seule de la thèse que le sieur Doyen a eu la précaution de garder en dépôt, et où cette correction se trouve faite. Il n'est personne qui ne sente que le sieur Bouriat auroit montré la même docilité pour des corrections faites ou indiquées à propos, si le sieur Doyen avoit eu la bonté ou l'honnêteté de lui en proposer, et de lui témoigner des dispositions aussi honnêtes et aussi bienfaisantes que celles où il prétend qu'il étoit lors de l'entrevue qui eut lieu le 2 janvier, et non le 22, comme le Doyen l'énonce dans sa Requête; ce qui est justifié par cela seul, que l'Assemblée qu'il convoqua postérieurement pour faire approuver le refus qu'il avoit fait de syndiquer la thèse du sieur Bouriat, ne fut tenue que le 4 du même mois.

Dans cette assemblée, tenue comme on vient de l'énoncer le 4 de janvier dernier, la Faculté approuva la conduite qu'avoit tenu le sieur Doyen, en refusant de syndiquer la thèse du sieur Bouriat; elle opposa au sieur Bouriat que le problème de sa thèse n'étoit pas résolu, et lui enjoignit de retravailler sa thèse, et d'en changer le plan. Elle lui déclara en termes exprès qu'elle le laissoit le maître de demander le temps dont il croiroit avoir besoin pour ce nouveau travail; mais le sieur Bouriat s'étant borné à prier la Faculté de lui accorder l'espace de deux jours, le sieur Méreau, qui, avant que le s^r Bouriat eût été introduit dans l'assemblée, avoit ouvert l'avis de lui faire refus de l'agréer, et qui avoit dit son avis d'un ton assez élevé et assez emporté pour que le sieur Bouriat pût l'entendre, prétendit qu'il falloit qu'il prît un délai de quinze jours, et il alléguait que lui sieur Méreau étoit obligé de faire une absence qui dureroit tout ce temps. Vainement le sieur Bouriat pria la Faculté de lui faire connoître ce qu'elle trouvoit de repréhensible dans sa thèse, de la lui remettre, ou au moins de lui permettre d'en prendre lecture; tout cela lui fut refusé par des hommes qui avançaient, dans des écrits destinés à être mis sous les yeux de la Cour, qu'ils ont épuisé à l'égard du sieur Bouriat toutes les voies d'honnêteté et de décence, et avoir toujours été guidés par l'es-

prit de modération, de paix, et le désir d'obliger le sieur Bouriat.

Dans toutes ces preuves réelles de la mauvaise volonté la plus marquée et la plus affectée, il est aisé de reconnaître que la Faculté se préparait dès lors des moyens pour faire illusion au public, surprendre la religion des magistrats, et pouvoir donner des prétextes aux procédés étranges qu'elle se proposoit de continuer d'avoir à l'égard du sieur Bouriat.

Il auroit pu présenter qu'il y avoit des problèmes insolubles dans la médecine comme dans d'autres sciences qui sont beaucoup moins conjecturales, et insister particulièrement sur ce que ce qui paroisoit confus et défectueux dans sa thèse, devoit être imputé à l'inexactitude et au sens confus de la proposition que la Faculté assemblée lui avoit désignée pour matière de ses épreuves ; laquelle le sieur Bouriat représente aujourd'hui écrite de la main même du sieur de la Maziere, l'un des membres de cette Faculté. Mais le sieur Bouriat crut devoir faire les plus grands sacrifices, et éviter de donner un nouvel aliment au feu qui échauffoit toutes les têtes. Il considéra sur-tout que la Faculté ayant écarté le sieur secrétaire de son Assemblée, avoit éloigné la seule personne publique qui pouvoit recevoir ses dires et observations ; affectation dont la Faculté n'a pas cessé de se rendre coupable dans toutes les Assemblées où il a été question des intérêts du sieur Bouriat ; soit par une suite de l'insubordination de cette Compagnie aux arrêts de la cour, soit pour nuire au sieur Bouriat. Ces considérations et autres déterminèrent le sieur Bouriat à souscrire un arrêté de délibération qui lui étoit injurieux, et dont il avoit les plus justes sujets de se plaindre, quoique la Faculté lui eût donné une apparence de modération, en y insérant que nonobstant le délai auquel elle obligeoit le sieur Bouriat, il seroit agrégé à la Faculté de Poitiers avant le sieur Nicolas, comme étant plus ancien Docteur que lui dans celle de Montpellier.

Les Médecins témoignent qu'ils éprouvent une disette bien grande de tous moyens et de toutes ressources pour ce qu'ils appellent laver la Faculté de médecine de Poitiers, en voulant sérieusement que cette prétendue modération soit regardée comme une preuve qu'ils ont toujours été guidés par l'esprit de paix et de ménagemens ; il s'accusent dans deux endroits différens de leur Requête, de s'être rendus coupables d'injustice à l'égard du sieur Nicolas ; ils poussent les choses plus loin encore ; ils prétendent que le sieur Bouriat à son tour s'est rendu coupable d'ingratitude envers la Faculté, en méconnoissant des services de cette importance. On leur répondra par un dilemme fort simple ; ou les médecins ont cru qu'ils ne pouvoient aucunement empêcher que, selon l'ordre et l'usage religieusement observés jusqu'alors, le sieur Bouriat, comme plus ancien Docteur de Montpellier, fût reçu le premier en la Faculté de médecine de Poitiers ; ou ils ont en toute connoissance de cause commis une injustice à l'égard du sieur Nicolas. Dans le premier cas, ils ont fait ce qu'ils ont dû, ce qu'ils ont cru être obligés de faire, et le reproche d'ingratitude qu'ils font au sieur Bouriat, est une imputation ridicule ; dans le second cas, le sieur Bouriat laissant à l'allégation qu'ils font tout le sérieux qu'ils lui donnent, leur répond par cet axiome de Droit très connu : *Nemo creditur propriam turpitudinem allegans*.

On ne tarda pas à s'occuper des moyens de rendre inutile et illusoire cette clause du décret dont la Faculté s'efforce aujourd'hui de tirer des inductions qui lui paroissent si concluantes. Le sieur Bouriat ayant présenté le 15 janvier au sieur Doyen sa thèse qu'il avoit réformée de la manière qu'il avoit cru conforme à ce que la Faculté

avoit exigé de lui, le sieur Doyen pretexta qu'il avoit besoin d'assembler la Faculté, ce qu'il fit le 17.

La Faculté n'opposa plus de difficultés pour syndiquer la thèse, mais on en fit naître qui parurent ne pas venir de sa part ou de son fait. Le sieur Nicolas se présenta à l'assemblée ; lui remit une Requête expositive, que le délai de quinzaine que la Faculté avoit fixé au sieur Bouriat pour réformer sa thèse, éloignant d'autant son aggrégation qui devoit suivre la sienne, il pouvoit en résulter dans l'opinion publique des préjugés défavorables contre lui ; le sieur Nicolas ajouta qu'il avoit adressé un mémoire à ce sujet à M. le Garde des Sceaux, et déclara par sa Requête qu'il s'opposoit à ce que la thèse du sieur Bouriat fût syndiquée et imprimée, et requit la Faculté « de surseoir toute délibération à cet égard, jusqu'à ce qu'il eût plu à M. le « Garde des Sceaux de décider lequel du sieur Bouriat ou « du sieur Nicolas devoit soutenir sa thèse et être agrégé « le premier ».

La Faculté parut être arrêtée par une difficulté qu'elle feignit n'être ni prévue ni attendue. Elle eut recours aux lumières d'un avocat consultant, qui est soupçonné d'être le rédacteur même de la Requête du sieur Nicolas ; et le style de celle que la Faculté vient de signifier le 25 du mois dernier, ne permet pas de douter que cette production ultérieure ne lui appartienne encore et ne soit son ouvrage. Comme il étoit aisé de le pressentir, l'avis de cet avocat fut entièrement conforme aux conclusions de la Requête présentée par le sieur Nicolas. Quelques personnes cependant s'interposèrent ; elles rendirent palpable le ridicule de cette prétendue consultation, d'après laquelle cependant la Faculté avoit rendu un nouveau décret. La Faculté, dans sa requête signifiée le 25 juin, allégué comme un fait qui jette un grand jour sur le caractère et la conduite du sieur Bouriat, et qui par cela devient identifié à sa cause, ... que le sieur Bouriat avoit répandu dans la ville que le pauvre Nicolas lui avoit grande obligation, de lui avoir ainsi procuré quinze jours de plus pour se disposer à ses preuves. Le fait est faux ; sans insister sur l'in vraisemblance d'un pareil propos, le sieur Bouriat se contentera d'exposer ce qu'il dit réellement en la maison de son pere, étant tête à tête, seul avec le sieur Nicolas, et lui parlant avec la familiarité, la confiance qu'il croyoit pouvoir témoigner à celui qu'il regardoit comme son condisciple, son ami, son confrère ; voici les termes du sieur Bouriat : ... « qu'est-ce que » cela te fait ? tu auras plus de temps pour te préparer ». On défit de citer une seule personne à qui le sieur Bouriat ait tenu le propos que la Faculté lui impute.

On engagea MM. Nicolas pere et fils, à se prêter à des arrangemens convenables, et d'après leur consentement, la thèse du sieur Bouriat fut syndiquée. La Faculté fixa les jours où les sieurs Bouriat et Nicolas soutiendroient leurs thèses ; les personnes qui intervinrent dans cette réconciliation, crurent qu'ils avoient ramené le calme et la paix dans les esprits. Mais on ne tarda pas à apprendre combien étoit décevant ce calme apparent ; dès la veille et l'avant-veille du soutienement du sieur Bouriat, on annonçoit dans le public et à la table des personnes les plus distinguées de Poitiers, que le sieur Bouriat seroit fatigué, tracassé de la manière la plus étrange, et qu'il pourroit arriver qu'il fût refusé et renvoyé.

Il n'est pas besoin de recourir à tout ce qui a précédé le 29 du mois de janvier dernier, jour du soutienement des thèses du sieur Bouriat ; il suffira d'exposer aux magistrats la conduite du sieur Doyen et des différens membres de la Faculté de médecine de Poitiers pendant cet acte public, pour donner la preuve la plus complète et la plus incontestable du projet formé et concerté par lesdits sieurs

Doyen et Docteurs de ladite Faculté de le troubler dans le soutienement de ses theses, et de faire un objet de diffamation, d'un acte solennel qui devoit avoir pour but de procurer au sieur Bouriat l'avantage le plus précieux, celui d'obtenir des droits à la confiance et à l'estime publique.

Ce projet formé, combiné et concerté par lesdits sieurs Doyen et Docteurs de ladite Faculté de Médecine, est prouvé non-seulement par le prétendu compliment ou discours dudit sieur Doyen, qui étoit rempli d'aigreur et d'injures, malgré les conseils d'honnêteté dont il paroissoit assaisonné, et par lequel il chercha à rendre la personne du sieur Bouriat défavorable aux yeux et au jugement du public; ce projet est encore prouvé par le genre même de difficultés que proposa le sieur Doyen. Ayant attaqué dans son argumentation cette proposition de la these du sieur Bouriat: *Entia sublunaria ab historia naturalis Scriptoribus sub triplici respectu aut regno considerentur*; il prétendit que cette proposition devoit être ainsi changée: « *Entia subsolaria ab historia naturalis Scriptoribus sub triplici respectu seu regno considerentur* ».

Le sieur Doyen crut prouver sa proposition qui n'étoit qu'un jeu de mots, en avançant que c'étoit le soleil seul et non la lune qui servoit au développement et à l'accroissement des êtres qui composent les trois regnes. Le sieur Bouriat se bornant à combattre la preuve qu'avoit alléguée le sieur Doyen, crut devoir observer que la proposition qui la contenoit étoit fausse, parce quelle étoit trop générale, et que dans le fond des mines on trouvoit des plantes au développement desquelles le soleil ne contribuoit point. Malgré la réponse du sieur Bouriat, le sieur Doyen persévéra d'objecter que le soleil seul servoit à l'accroissement et au développement des êtres qui composent les trois regnes; il continua de plaider en faveur de son *subsolaria*, expression que n'auroit pas dû employer le sieur Doyen, parce qu'il exposoit un contendant de vingt-deux ans à faire appercevoir dans une assemblée publique, qu'un homme qui se trouvoit à la tête d'une Compagnie littéraire, ignoroit les premiers principes du langage et de la physique. En effet, le mot *subsolaria* est un barbarisme, et il présente une idée fausse relativement à la physique, parce que la terre n'étant pas le centre du mouvement du soleil, il n'y a point d'être qu'un physicien puisse désigner comme étant sous le soleil par rapport à nous, et que par conséquent on ne pouvoit sans impéritie donner au mot *subsolaria* qu'on fabriquoit tout exprès cependant, le sens que le sieur Doyen s'opiniâtroit à lui donner. L'emportement que le sieur Doyen mit dans son argumentation, et le genre de preuve auquel il s'arrêta obstinément, donna lieu à des inductions qui sont sans réplique, qu'il n'entendoit point l'espece de difficulté qu'il proposoit.

Passons au second argument par lequel le sieur Doyen attaqua la définition des remèdes. Le sieur Bouriat rapprochant dans sa thèse la définition des remèdes de celle des alimens, et pour en rendre la différence sensible, a cru devoir définir les alimens, des substances qui par leur analogie, leur convenance, se transformoient facilement, et s'identifioient avec notre *idiosyncrasie*; et établissant une opposition fort naturelle, il a cru pouvoir définir les remèdes des substances qui ont une nature et des propriétés qui n'ont rien de cette analogie et de cette convenance. La définition est conçue en ces termes, dans la thèse soutenue par le sieur Bouriat, le 29 janvier dernier: « *Corpora vero antipathia quâdam atque dissimilitudine minimè congruentia cum humoribus aut solidis nostris, hæc remedia diorum denominationem vellent* ». Le sieur Doyen opposa la définition des remèdes qu'on tire de leurs effets. Il se dissimula absolument que ces effets étoient la suite de la nature des remèdes qu'avoit défini le sieur Bouriat: le sieur Doyen n'objecta point comme une difficulté, mais prétendit sérieusement que la définition donnée par le sieur Bouriat étoit absolument insoutenable. Il lui parla avec une hauteur et une dureté révoltante. Quoique toutes les theses de médecine se trouvent chargées de termes empruntés de la langue grecque, il plut au sieur Doyen de faire une critique tres-amère du terme *antipathia*; il reprocha publiquement au sieur Bouriat de l'avoir employé contre sa défense et celle du sieur de la Maziere. Ce dernier se leva, et joignit ses clameurs à celles du Doyen: aux reproches qu'il reiterra, de ce que le sieur Bouriat avoit employé ce terme contre la double défense que le sieur Doyen et lui sieur de la Maziere lui avoient faite de l'employer, il en ajouta un particulier, celui d'avoir manqué à la promesse qu'il avoit faite de le corriger. Le sieur Mereau, quoiqu'à l'extrémité du banc où étoient assis ses collègues, se joignit à ces deux Docteurs, ce qui ne contribua pas peu à augmenter le trouble où se trouvait le sieur Bouriat. Il repliqua cependant que mal-à-propos on avoit censuré ce mot qui ne présente rien qui soit contre les mœurs, la Religion et l'Etat; que d'ailleurs il avoit fait une espèce de changement, en y ajoutant le mot *quâdam*. Sur ce que le sieur Bouriat demanda quelle raison on pouvoit avoir eue pour proscrire ce terme, le sieur Doyen répondit avec feu que le mot *antipathia* ne pouvoit jamais convenir qu'à des êtres animés. Si le trouble des passions qui agitoient le sieur Doyen, ne l'avoient pas empêché de faire un libre usage de ses lumières et de son esprit, auroit-il pu méconnoître que ce qui convient à des êtres animés est souvent appliqué dans un sens figuré à des êtres inanimés? Auroit-il rejeté avec un mépris qui ne pouvoit point tomber sur le sieur Bouriat, l'observation qu'il lui fit que dans les livres élémentaires, que dans tous les *lexicon*, dans ceux même dont l'objet principal est de donner la connoissance

ÉTABLISSEMENT PSYCHOTHÉRAPIQUE DE LOCHES

Médecin-Directeur : D^r H. LEMESLE, professeur à l'École de Psychologie de Paris

TRAITEMENT des MALADIES NERVEUSES & PSYCHIQUES

Cure de Sommeil

MÉTHODES DE LIÉBEAULT, DE WETTERSTRAND & DE WEIR-MITCHELL

Traitement spécial de l'Alcoolisme et de la Morphomanie

des termes qui sont particulièrement employés dans la médecine, le terme d'*antipathia* avoit la signification et le sens qui lui étoient donnés par le sieur Bouriat. Le reste de l'argumentation du sieur Doyen, on ne craint point de le répéter, eut autant d'emportement et aussi peu de raison.

Qui croiroit que des reproches de cette espèce, que des faits aussi détaillés, aussi circonstanciés, et par cela même aussi faciles à détruire, s'ils n'étoient pas de la plus grande publicité et conformes à la plus exacte vérité ; que des faits aussi accablants pour le sieur Doyen, consignés dans des sommations que le sieur Bouriat a faites, dès le 4 février dernier, à la Faculté de Médecine en la personne du sieur Doyen, et dont M. le Recteur a donné lecture dans une assemblée générale de l'Université, sans que les médecins, présens en grand nombre, aient osé lever le moindre doute sur la vérité de tout ce qu'elles contenoient ; que ces faits dont le sieur Bouriat, dans la Requête présentée à la Cour, a fait de nouveau l'objet des reproches les plus justes et les mieux mérités, soient restés absolument sans réponse de la part du sieur Doyen et de la Faculté de médecine ? Nous ne mettrons pas, disent les médecins, dans leur Requête signifiée le 25 juin dernier, sous les yeux de la Cour le détail du soutènement des thèses, comme fait le sieur Bouriat ; nous nous bornerons à dire que notre décret a été dicté par la justice. Et pour prouver qu'ils ont été des hommes justes autant qu'hommes honnêtes et instruits, qu'allèguent-ils ? que présentent-ils ? des certificats mendés et arrachés par la surprise et par l'importunité, qu'ils disent cependant leur avoir été offerts. Ils ajoutent que d'ailleurs le sieur Bouriat eût-il été plus capable, sa conduite insultante auroit suffi pour le faire rejeter.

Les médecins opposent au sieur Bouriat des faits antérieurs au soutènement de sa thèse, lesquels ils prétendent s'être passés entre le sieur Doyen et le sieur Bouriat.

Ils font avec confiance un détail circonstancié de ces faits, qui étant déniés par le sieur Bouriat, ne sont pas susceptibles d'aucune preuve ; ils ont la circonspecte et sage retenue de ne pas entrer dans le détail des faits qui se sont passés publiquement et en présence d'une assemblée très nombreuse le 29 janvier dernier, jour que le sieur Bouriat a soutenu ses thèses de médecine. Ils allèguent deux seuls faits, dont la futilité doit faire préjuger celle de ceux qu'ils n'énoncent pas, et qui font l'objet des reproches vagues qu'ils font au sieur Bouriat, d'un style et d'une manière qui doivent fixer le jugement de la Cour sur les prétendus égards de décence et d'honnêteté que cette Compagnie a mis dans ses procédés. Les médecins allèguent que les réponses du sieur Bouriat n'ont été que des *nego*, donnés au hasard, mais par le détail de l'argumentation du sieur Doyen, il est aisé de se convaincre que pour prouver les propositions qui lui étoient niées, il s'est contenté de les répéter ; à un genre de preuve semblable, que peut opposer un soutenant, si ce n'est une négation réitérée ? Des médecins prétendent que le sieur Bouriat a nié leurs argumens sans les entendre, et pour en fournir une preuve sans réplique, le sieur Doyen dit : « Qu'ayant représenté pendant son argumentation au sieur Bouriat, qu'il lui avoit conseillé ainsi que le sieur de la Mazière de retrancher un mot qui n'y convenoit pas, le sieur Bouriat répondit : *Nego majorem*. Ce mot qu'on ne désigne que d'une manière fort vague est celui d'*antipathia*. Mais lorsque le sieur Doyen et le sieur de la Mazière reprochèrent au sieur Bouriat de la manière qu'il en a fait l'exact exposé, d'avoir employé le terme d'*antipathia*, non contre leur simple avis, mais contre leur défense expresse, ils parlèrent français, comme presque tous les membres de la Faculté le firent,

lorsqu'ils ne lurent pas ce qu'ils avoient prévu, et ce qu'ils avoient mis par écrit sur leur papier. Le sieur Doyen ne parla-t-il pas français, lorsqu'il dit que le sieur Bouriat avoit employé contre sa défense le mot *antipathia* ?

Le sieur de la Mazière ne parla-t-il pas français, lorsqu'il se leva pour confirmer ce que le sieur Doyen avoit dit ? Le sieur Doyen ne parla-t-il pas français, lorsqu'il dit que le terme *antipathia* ne convenoit qu'à des êtres animés ? Cette observation faite, comment le sieur Doyen prétendrait-il que le sieur Bouriat a nié les propositions qu'il lui a faites, parce qu'il ne les a pas entendues ? Le fait est que le sieur Doyen, le sieur de la Mazière et le sieur Méreau parlant en même temps, l'un faisant un reproche, le second une simple énonciation, le troisième un raisonnement, le sieur Bouriat qui ne pouvoit faire trois réponses à la fois, en fit une qui ne convenoit qu'à ce qu'avoit dit un des trois Docteurs, et que le sieur Doyen appliquant mal à propos à ce qu'il avoit dit la réponse du sieur Bouriat, en prit prétexte pour jeter sur lui du ridicule. Mais, on le répète de nouveau, la pitoyable dissertation qui fut faite sur le mot *antipathia* fut faite en français, si cependant on excepte ces mots, *dixi, dixi tibi, dixeram*, que le sieur Doyen répéta plusieurs fois, et auxquels le sieur Bouriat répondit dans la même langue, et en termes également laconiques, qui signifioient que M. le Doyen lui avoit dit tout cela *mal à propos*. C'est cette réponse cependant fort simple, fort naturelle, qu'on a représentée au public comme une injure grave faite au sieur Doyen, et qu'on a traduite comme on traduiroit le *malè dixisti* du Loup de la Fable.

Quand au second reproche qu'on fait au sieur Bouriat de n'avoir pas répété les argumens, on demande ce que fait la forme scholastique, et de quelle importance elle peut être dans un exercice qui a pour objet de faire connoître un homme destiné à pratiquer la médecine.

Mais continuons d'exposer sous les yeux des magistrats et du public éclairé, les détails du soutènement du 29 janvier, dans lesquels les médecins n'ont pas cru devoir suivre le sieur Bouriat dans leur Requête du 25 juin dernier.

Le sieur de Cressac, qui, en qualité de sous-Doyen, argumenta après le sieur Pallu de la Barrière, jouit de la satisfaction de donner à son Doyen, et à ses autres confrères, une leçon qui n'eut pas beaucoup de publicité ; parce qu'il n'y eut que deux, peut-être trois personnes dans toute l'Assemblée, qui connussent assez les faits pour l'entendre, suivre sa marche, et découvrir son véritable but.

Tout son raisonnement tendit à établir que mal-à-propos le sieur Bouriat s'étoit fatigué la tête pour examiner et discuter si les remèdes tirés du triple règne devoient être préférés aux remèdes chymiques, parce qu'il n'y avoit aucune différence entre les uns et les autres, et que la proposition devoit être ainsi exposée : *An remedia simplicia sint chymicis anteposenda* ? Le soutenant, qui ignoroit d'abord le véritable but du sieur sous-Doyen, fut, dans les premiers instans, un peu embarrassé ; il n'étoit pas encore entièrement sorti du trouble qu'il avoit jeté la violente attaque des sieurs Doyen, de la Mazière et Méreau. Mais le sieur sous-Doyen ayant développé sa proposition, le sieur Bouriat convint que son argumentation étoit concluante, et que c'étoit une preuve qu'il n'avoit pas eu tort de se plaindre à la Faculté. Le sieur Bouriat, qui craignoit d'irriter encore le sieur Doyen, et de donner un nouvel aliment aux passions, et aux emportemens dont il venoit de donner des preuves, et dont il venoit de faire paroître les effets d'une manière si publique, n'osa pas ajouter que la

proposition lui avoit été donnée par le sieur Doyen ; qu'elle étoit particulièrement de son choix et de celui du sieur de la Mazière, qui l'avoit transcrite de sa main. Le sieur Bouriat crut devoir pousser les ménagemens jusqu'à s'interdire tout droit d'exposer au public qu'il avoit fait des représentations réitérées au sieur Doyen, sur la manière dont on avoit rédigé la proposition qui devoit faire la matière de sa thèse de théorie ; qu'il avoit vainement représenté que cette proposition devoit être ainsi construite : *An remedia simplicia sint Chymicis anteponenda?* que ces représentations avoient été rejetées comme une marque d'orgueil et d'impéritie de la part d'un candidat, quoique le sieur Bouriat eut montré au sieur Doyen une lettre d'un médecin instruit, dont l'avis étoit conforme à ses justes représentations.

Les ménagemens et la modération dont avoit usé le sieur Bouriat, tournèrent à son désavantage. Le sieur Bouriat ayant fini par convenir que l'argumentation du sieur de Cressac étoit régulière et concluante, les ignorans, qui forment toujours le plus grand nombre de ceux qui qui composent les assemblées publiques, et même les personnes instruites qui, si on en excepte deux ou trois, ignorent que la proposition sur laquelle le sieur Bouriat avoit fait sa thèse étoit du choix du Doyen, et que le sieur Bouriat n'avoit pas été le maître de la refuser, ni même de la modifier ou changer dans aucune manière, regardèrent l'avou qu'il avoit fait au sieur sous-Doyen, comme une marque qu'il avoit commis la faute la plus grossière qu'on puisse faire en composant une thèse ou tout autre ouvrage, celle de mal choisir sa matière.

Les sieurs Doyen et sous-Doyen furent les seuls qui, concurremment avec M. le Recteur, argumentèrent le matin. L'après-midi fut beaucoup plus orageux : le sieur de la Mazière, qui partageoit toutes les impressions qui avoient fait agir le sieur Doyen, et qui, en outre, étoit conduit par les sentimens de la haine qu'il a vouée au sieur Bouriat père, depuis qu'en 1767, pour sa propre justification, il fut obligé de représenter les ordonnances de ce Médecin, qui à compter du 28 avril jusqu'au 6 août de la même année 1767, avoit fait prendre à la feue demoiselle de la Guenenardière la quantité de 1 liv. 9 onc. 7 dr. 1 scrup. et 13 gr. de cigue ; le sieur de la Mazière débuta par un compliment dans lequel il donnoit des conseils d'honnêteté au sieur Bouriat, de la manière la plus deshonnête et la plus insultante. Le ton de son argumentation annonça, de sa part, le même emportement et la même envie de nuire.

Le sieur de la Mazière prétendit, dans son premier argument, que le sieur Bouriat avoit mal entendu et mal exposé les deux endroits de Pline, qu'il a cités dans sa thèse. Cette contestation portoit sur un fait fort peu intéressant en médecine. Le sieur de la Mazière y mit cependant tout le feu possible ; il dit au sieur Bouriat et attesta au public assemblé : « qu'il avoit lu plusieurs fois, et avec le plus grand « soin, les deux chapitres de Pline qu'avoit cités le sieur « Bouriat ; que ces deux chapitres ne contenoient abso- « lument rien qui eût le moindre rapport à ce qu'il avoit « l'impéritie de faire dire à cet auteur ; que cela étoit une « preuve sans réplique, que le sieur Bouriat ne l'avoit pas « entendu ». Le sieur Bouriat se défendit du reproche de n'avoir pas entendu Pline, en avouant ingénument qu'en travaillant sa thèse, il n'avoit pu se procurer qu'une traduction de Pline. Il ajouta qu'il croyoit qu'on ne lui feroit pas le reproche de n'avoir pas entendu sa propre langue ; que les termes dont il s'étoit servi n'étoient pas les propres termes de cet auteur, mais qu'ils en étoient l'équivalent. Malgré cette réponse, le sieur de la Mazière continua de

faire au sieur Bouriat les reproches les plus humilians et les plus injurieux. Cette contestation ne pouvoit être terminée d'une manière satisfaisante pour le soutenant et pour le public ; parce que le sieur de la Mazière avoit pris la précaution de ne pas apporter le volume de Pline, d'où avoient été extraits les deux passages qui étoient l'objet de sa critique amère.

On conçoit qu'il étoit uniquement question de rapprocher le texte de l'auteur latin, des expressions employées dans la thèse. C'est ce qu'on va faire pour démontrer qu'il y avoit, dans le procédé du sieur de la Mazière, autant d'injustice que d'indécence. Le sieur Bouriat avoit mis dans sa thèse, que, sous le règne des Césars, les médecins avoient compté environ trois cents espèces de maladies, ainsi que Pline le rapporte dans le chapitre 1^{er} de son livre 26 : *Trecenos circiter morbos à Medicis annotatos fuisse*. Il est aisé de rapprocher de ces termes, qui sont dans la thèse du sieur Bouriat, ceux que Pline a employés : *Morborum genera cum supra trecena essent*. Comment le sieur de la Mazière a-t-il osé prétendre que Pline n'avoit dit nulle part rien de semblable à ce que le sieur Bouriat lui avoit fait dire ? Le sieur de la Mazière a-t-il pu encore, sans s'exposer au péril de voir retomber sur lui les reproches outrageants qu'il dirigeoit contre le sieur Bouriat, avancer et soutenir que le sieur Bouriat avoit donné des preuves d'impéritie et d'infidélité, en énonçant, dans sa thèse, que Pline rapporte au chapitre 2 de ce même livre 26, que les Grecs avoient recherché dans les plantes, dans les végétaux, l'art et les moyens de guérir : *Tunc temporis dumtaxat à vegetalibus morborum curationem quesitam et obtentam fuisse* ? Que dit Pline dans tout ce second chapitre, si ce n'est qu'Hippocrate, Dioclès, et ceux qu'il cite ensuite, n'ont cherché les moyens de guérir que dans la connoissance des plantes, et qu'on doit préférer la pratique éclairée de ces savans médecins, à celle des charlatans, qui, après eux, ont fait de la médecine une science de mots, et qui se sont fait suivre par des disciples qui ont trouvé plus commode d'écouter les inepties qu'ils débitoient dans les Ecoles publiques, que de se livrer aux fatigues et aux recherches pénibles auxquelles exposent nécessairement l'étude et la connoissance des plantes ! *Paulatim usu... ad verba garrulitatemque descendente. Sedere namque in his scholis auditioni operatos gratius erat, quam ire per solitudines, et querere herbas alias aliis diebus anni*.

Comment le sieur de la Mazière s'est-il défendu, après avoir donné, à un jeune homme de vingt-deux ans, le droit de faire rejaillir sur lui toute l'ignominie des imputations injurieuses qu'il a osé lui faire dans un acte public ? Sa réponse particulière fait partie de la réponse générale et commode que lui et tous ses collègues ont faite par leur Requête du 25 juin dernier, dans laquelle les médecins disent : « Qu'ils ne mettront pas sous les yeux « de la cour le détail du soutènement des thèses comme a « fait le sieur Bouriat ; qu'ils se bornent à dire que leur « décret a été dicté par la justice... ; que leur décret a été « prévenu par la réclamation générale, d'une manière « encore plus frappante, qu'il n'est certifié par les corps « invités... ; que quant à l'incapacité, la cour ne peut en « juger. Les médecins ne peuvent avoir d'autres juges que « leur conscience ».

Le sieur Bouriat useroit d'une manière dangereuse pour lui du droit et de l'avantage que lui ont donné ses adversaires, s'il leur disoit tout ce qu'ils méritent d'entendre, mais qu'il ne veut ni ne doit se permettre contre eux.

Le sieur de la Mazière prétendit, dans son second argument, que le sieur Bouriat n'avoit pu, sans absurdité, mettre au nombre des paradoxes cette proposition :

A tenui victu citius curantur morbi. Le sieur Bouriat ayant répondu que sa proposition devoit être entendue d'une manière conforme au sens que présente l'aphorisme sixième d'Hippocrate, le sieur de la Mazière, au lieu de suivre le soutenant dans la discussion et l'examen de cet aphorisme, l'interrompit avec beaucoup d'emportement, et continua de prétendre que, de quelque manière qu'on entendît sa proposition, elle ne pouvoit présenter que le sens le plus absurde; ce qu'il crut prouver par cet argument à contrario: *Ergo cibus ingurgitari debent ægroti*; ce qu'il répéta plusieurs fois avec la plus grande affectation, et en imposant silence au sieur Bouriat; aussi n'y eut-il personne qui, sur la foi qu'on crut être due au sieur de la Mazière, ne pensât que la proposition du sieur Bouriat étoit une absurdité et une vraie hérésie en matière médicale. L'énoncé de cette proposition, peut-être trop générale, pouvoit donner quelque prise à une critique modérée et à des difficultés qu'il est permis de présenter avec honnêteté dans un acte public, où tout homme, en faisant épreuve de ses talents et des dispositions que la nature lui a accordées pour se rendre utile, mérite par cela même des égards. Mais il est incontestable que cette proposition, *à tenui victu citius curantur morbi*, étant rapprochée de l'aphorisme sixième d'Hippocrate, dans le sens duquel le sieur Bouriat avoit déclaré entendre sa proposition, présente une vérité qui ne devoit point prêter au ridicule dont le sieur de la Mazière cherchoit à le couvrir. Le sens de cette proposition, qu'on a affecté de ne pas entendre (1), est qu'on peut mettre au nombre des paradoxes cette prétendue vérité, qu'après que le malade a été affaibli ou épuisé par la diète, il doit guérir ou plutôt ou plus facilement.

Le sieur Bouriat espéroit que l'argumentation du sieur de la Mazière étant finie, il devoit être enfin délivré des persécutions et des apostrophes indécentes d'un homme qui depuis 1767, conserve dans son cœur le poison d'une passion qui est beaucoup plus active que la cigue. Mais le sieur Bouriat, dans une réponse qu'il fit au sieur Portier, qui argumenta immédiatement après, s'étant servi de cette expression, *alimenta vesci*, le sieur de la Mazière se leva, et lui ordonna de rectifier son expression, qu'il qualifia de solécisme; il lui prescrivit de répéter sa réponse, en substituant aux termes dont il s'étoit servi ceux de *alimentis vesci*. Un second docteur se joignit au sieur de la Mazière pour augmenter le bruit; les choses furent portées au point que M. le Recteur fut obligé de se lever pour les mettre d'accord, et terminer cette burlesque contestation, en leur apprenant qu'il étoit permis d'employer indifféremment l'une et l'autre expression.

Le sieur Bouriat a eu moins sujet de se plaindre des sieurs Portier et du Pesseau; il croit même devoir imputer uniquement à ce qu'on appelle esprit de corps et à des ménagemens pour les dispositions où ils savoient que leur compagnie étoit, ce qu'il a pu remarquer de désagréable pour lui, soit dans leurs compliments et avis, soit dans leur argumentation.

Mais le sieur Méreau lut un long compliment, qui étoit le persiflage le plus dérisoire, le plus insultant et le plus infamant. Le sieur Méreau, après avoir cherché à couvrir le sieur Bouriat du ridicule le plus avilissant, après l'avoir rendu l'objet des sarcasmes les plus outrageans, osa se permettre encore, au milieu d'une assemblée publique, d'insulter le sieur Bouriat, en la personne d'un des médecins les plus célèbres de l'Europe, en la personne du sieur de la

Mure, Doyen de la Faculté de médecine de Montpellier, dont le sieur Bouriat reconnoît avec satisfaction et reconnaissance qu'il est entièrement l'ouvrage. Après avoir représenté le sieur Bouriat comme un charlatan, comme un empyrique qui avoit des recettes pour l'asthme, pour les maladies les plus désespérées; après avoir ridiculisé la manière honorable dont il savoit que le sieur Bouriat avoit fait ses épreuves en l'Université de Montpellier, qu'il ne craignoit point de compromettre en la comparant avec ce qu'il appelloit la *petite Faculté de Médecine de Poitiers*, il osa diriger contre le sieur de la Mure lui-même, Doyen de la Faculté de Montpellier, les traits de sa ridicule déclamation, en disant que le sieur Bouriat avoit puisé cette admirable et merveilleuse doctrine dans les leçons d'un docteur octogénaire son ami, *ab amico tuo Doctore octogenario*. Le sieur de la Mure, à qui un médecin Allemand rendit hommage avec une espèce d'enthousiasme, en disant qu'il avoit connu beaucoup de médecins en France, mais qu'il ne connoissoit que lui qui possédât l'art de guérir; le sieur de la Mure, qui a prodigué au sieur Bouriat les soins et la tendresse qu'il n'auroit dû qu'à un fils; le sieur de la Mure, qu'osa attaquer, insulter le sieur Méreau, par la seule raison que la thèse du sieur Bouriat contient une foible expression de sa reconnaissance à son égard, a été le maître du sieur Méreau lui-même, et il a entre les mains l'obligation d'une somme que lui doit le sieur Méreau pour une partie des leçons particulières qu'il en a reçues, et dont il n'a pas encore payé les honoraires.

La déclamation du sieur Méreau parut si révoltante au sieur Portier lui-même, son confrère et son ami, qu'avant qu'elle fut entièrement achevée, il le tira par la robe pour le faire asseoir, et pour calmer ou adoucir en quelque sorte l'indignation des honnêtes gens, en leur annonçant par cette démarche et ce désaveu, qu'il y avoit au moins encore quelqu'un dans sa Compagnie qui comptât pour quelque chose l'honnêteté, la décence et les égards dus au public. On doit observer que l'on avoit eu l'affectation de traîner tellement les choses en longueur, qu'avant que le sieur Méreau eût commencé d'argumenter, on fut obligé d'apporter deux lumières; on en envoya même chercher six par un Bedeau chez le sieur Bouriat, qui refusa celle qui lui étoit destinée. On conçoit que l'affectation qu'avoit eue la Faculté de prolonger l'acte au-delà du terme prescrit, facilita beaucoup le désordre où on avoit projeté de jeter le soutenant. Le peu de liaison et d'ordre qu'il y avoit dans l'argumentation du sieur Méreau, la confusion qui regnoit dans les idées que pouvoit produire une tête aussi exaltée, le manquement de la part du sieur Méreau à tous les égards de décence et d'honnêteté, concoururent à jeter le sieur Bouriat dans un embarras qu'il s'efforçoit de déguiser au yeux de ses adversaires. Il avouera cependant de nouveau, et ainsi qu'il l'a fait dans ses sommations signifiées aux Médecins de Poitiers, qu'accoutumé à vivre avec des hommes honnêtes, il se vit dans une position où il ne s'étoit jamais trouvé de sa vie.

Le sieur Rousseau se leva enfin le dernier; et craignant que le public n'eût pas assez senti toute la malignité de la déclaration outrageante que venoit de faire en sa présence le sieur Méreau, il dit de la manière la plus crue et la plus grossière tout ce qui peut être dit de plus injurieux et de plus flétrissant à un homme, sur-tout en présence d'une assemblée publique.

Malgré tout ce que souffroit un jeune homme de vingt-deux ans, dans une position qui auroit lassé la patience et la retenue d'un homme mûr par l'âge, et exercé à souffrir les injustices des hommes, le sieur Bouriat, quoique jetté hors de lui-même, se contenta de dire au sieur Rous-

(1) *A tenui victu*, c'est-à-dire, par une petite diète, disoit le sieur Méreau, en présence de différens membres de l'Université.

seau : Monsieur je vous remercie ; ce dernier répliqua, en faisant la grimace, qu'il n'y avoit certainement pas de quoi.

Le sieur Rousseau, qui a été reçu dans la Faculté sans épreuve et sans avoir obtenu de dispense ; le sieur Rousseau, qui en répliquant au sieur Bouriat qu'il n'avoit pu trouver dans son prétendu compliment rien qui pût être l'objet d'un remerciement, a suffisamment reconnu et fait connoître par cet aveu dans quelle vue et avec quelle intention il a composé cet écrit, ce libelle avec réflexion, et dans un temps qui a précédé l'exercice public du 29 janvier dernier, commença à lire ses argumens. Après une ou deux négations qui lui furent faites, il entreprit de prouver que les remèdes les plus simples devoient suffire dans les maladies les plus compliquées.

Il paroît qu'il ne s'étoit pas attendu qu'on lui nieroit une de ses propositions : il est cependant aisé de se convaincre que le *nego* qu'il avoit essuyé n'étoit pas, comme les médecins l'avancent, un *nego* donné au hasard et sans juste raison, puisque le sieur Rousseau, pour prouver la proposition qu'on lui avoit niée, étoit obligé de prendre sur lui la pénible tâche d'établir la proposition qu'on vient de rapporter avec la fidélité la plus exacte. Il parut s'embarrasser dans sa preuve, et ne pouvant pas lire, même à l'aide de deux lumières que les Bedeaux tenoient à côté de lui, ou ne trouvant pas écrit sur son papier ce qu'il y cherchoit, il dit, avec une assurance qu'il affecta, mais qu'il n'avoit pas, « qu'il alloit prouver fort au long que les remèdes les plus simples étoient ceux qui convenoient aux maladies les plus compliquées ». Sur ce que le sieur Bouriat répliqua que cela en avoit besoin, le sieur de la Mazière se leva avec fureur ; il osa l'apostropher en le traitant d'insolent. Le sieur Rousseau reprit une assurance qui dans ce moment fut très-réelle ; il dit au sieur Bouriat, avec le geste, le ton et le visage le plus menaçants, qu'il s'en repentiroit. Les sieurs Rousseau et de la Mazière s'écrièrent à haute voix qu'il falloit rompre l'acte, quoique dans le fait l'acte fût entièrement soutenu.

M. le Recteur de l'Université se leva avec quelques membres de l'Université, et s'étant approché du banc où siégeoient les Docteurs de la Faculté de médecine, il représenta inutilement l'indécence de tous les procédés de la Faculté ; demanda le dépôt des complimens injurieux, et en particulier des complimens et discours des sieurs Méreau et Rousseau ; ce fut absolument sans aucun effet qu'il représenta que lui seul avoit le droit de présider à l'Assemblée et de l'interrompre ; qu'on lui manquoit ainsi qu'à toute l'Université et au public assemblé. On avoit cru que les médecins de Poitiers, qui ont l'honneur d'être agrégés à une Compagnie littéraire, qui compte parmi ses membres les hommes les plus recommandables par l'honnêteté et la douceur de leurs mœurs, fruit précieux de l'étude et de la méditation auxquelles leur état et la profession la plus honorable les a voués particulièrement, n'auroient pas tardé à être étonnés et confus des excès auxquels ils s'étoient livrés. Mais vainement le sieur Bouriat avoit espéré que le temps et la réflexion ayant calmé le trouble et la fermentation des esprits, on ne le mettroit point dans la dure nécessité de rendre publiques, ailleurs que dans sa Patrie, la conduite et l'injustice d'une compagnie dont l'affiliation ou aggrégation avoit été regardée par lui comme la récompense la plus douce et la plus flatteuse de ses études.

L'état cependant du sieur Bouriat dépendant de cette aggrégation, il l'a requise par un acte qu'il fit signifier extrajudiciairement à la Faculté de Médecine en la personne du sieur Doyen, le 4 février dernier, dans lequel il

fait le détail des excès auxquels les médecins se sont livrés contre lui, déclarant ne renoncer aucunement aux voies de droit que lui accorde la loi contre ceux qui l'ont injurié et déshonoré publiquement, au moins autant qu'il a été en eux ; protestant contre tout acte qui seroit fait à son préjudice, et déclarant qu'il se pourvoiroit pardevant Nosseigneurs de Parlement pour la radiation de tout acte qu'on l'auroit engagé à signer à son préjudice, en abusant des sacrifices multipliés qu'il a cru devoir faire pour la paix, en abusant de sa confiance, et en lui faisant entrevoir qu'on éloigneroit son soutien, et qu'on lui feroit perdre son rang. La Faculté de Médecine ne fut point arrêtée par cet acte, ni par les protestations qu'il contenoit contre tout ce qu'elle auroit pu et pourroit faire dans la suite de contraire aux intérêts du sieur Bouriat, ni par les protestations par lui faites de rendre la Faculté responsable des pertes, torts et préjudices que son refus de l'aggréger et l'installer dans l'espace de vingt-quatre heures peut ou pourroit lui occasionner, et même d'agir contre chacun des Membres de la Faculté en particulier, pour les injures et outrages qu'un chacun d'eux lui a faits lors du soutien de ses thèses. Les médecins s'autorisèrent même dudit acte à eux signifié le 4 février dernier, pour rendre un prétendu décret le lendemain 5 du même mois, par lequel ils déclarèrent « qu'étant assemblés pour délibérer sur les épreuves publiques qu'a soutenu le sieur Bouriat le 29 du mois de janvier dernier, au lieu de les soutenir le 15 dudit mois, parce que ses premières thèses ne purent être syndiquées par le Doyen ni par la Faculté, d'après les raisons détaillées dans le décret du 4 même mois, lesdits Docteurs très-mécontents des épreuves du suppliant, dans lesquelles non-seulement il ne donna aucune solution, mais même ne put répéter aucun des argumens qui lui furent proposés, se retirèrent avec l'intention de lui donner le temps de se mettre en état de donner à la Faculté des preuves de sa capacité ; mais que la sommation faite hier à leur Faculté au nom du sieur Bouriat, l'ayant obligée de porter un jugement définitif, elle n'a pu s'empêcher de déclarer par le présent décret l'incapacité du sieur Bouriat, de laquelle le public a été témoin ; ce qui les a déterminés à le renvoyer, pour qu'il puisse faire par la suite de nouvelles épreuves, à l'effet de quoi il pourra retirer, quand bon lui semblera, la consignation qu'il avoit faite à la Faculté ».

Ce décret prétendu fut signifié le 6 du même mois de février au sieur Bouriat, qui ayant appris que dès la veille la Faculté de médecine avoit procédé à la réception ou aggrégation du sieur Nicolas, présenta Requête à MM. les Recteur, Doyen et Docteurs de l'Université de Poitiers, expositive, « que le 4 du même mois de février il auroit fait sommation aux sieurs Doyen et Docteurs de la Faculté de Médecine, aux fins de l'aggréger et installer selon leurs usages, formant opposition à tout décret contraire à ses droits, que lesdits Doyen et Docteurs de médecine pourroient rendre ; qu'il lui auroit été conseillé de former semblable opposition à tout décret que l'Université pourroit rendre, à tout acte qu'elle pourroit faire, qui fût, en quelque manière que ce fût, directement ou indirectement contraire aux intérêts de lui suppliant : mais que pour témoigner son respect à MM. les Recteur, Doyen et Docteurs de l'Université, il a cru devoir s'abstenir de tout acte qui fût une suite, commencement ou appareil de procédure ; qu'en conséquence il remettoit entre les mains de M. le Recteur une copie seulement certifiée par lui véritable des sommations, dires, protestations et oppositions faites par lui le 4 du présent mois de février à la Faculté de médecine, et supplioit MM. les Recteur,

« Doyen et Docteurs de l'Université de ne prévenir en aucune manière le jugement qui sera porté par la cour de « Nosseigneurs du Parlement, et par Monseigneur le Procureur-Général ».

M. le Recteur assembla l'Université dès le lendemain 7 de février : il voulut bien ajouter à l'exposé du sieur Bouriat, en apprenant à l'Université que le sieur Bouriat lui avoit demandé la permission de lui faire des sommations ; mais qu'après lui avoir assuré qu'il ne feroit rien à son préjudice, il lui avoit dit qu'il lui déplairoit infiniment, s'il usoit à son égard ou à celui de l'Université de rien qui annonçât un appareil de procédure. M. le Recteur ayant fait donner lecture à l'Université de la Requête qui lui avoit été présentée, ensemble des sommations faites par le sieur Bouriat à la Faculté de médecine, dont il lui avoit remis copie par lui certifiée conforme à la signification qui en avoit été faite, l'Université arrêta que l'assemblée seroit donnée pour l'installation du sieur Nicolas à l'Université, sans préjudice cependant d'aucuns des droits du sieur Bouriat.

Les médecins de Poitiers, peu délicats sur le choix des moyens qui leur paroissent propres à justifier leurs excès, et pouvoir concourir à l'exécution du projet formé, médité et concerté, de consommer la ruine du sieur Bouriat, ont été de porte en porte solliciter, mendier, extorquer des certificats contre lui, que quelques souscripteurs ont désavoués ensuite à haute voix, et même l'un d'eux par écrit. Le sieur Bouriat n'a pu suivre chacun des Docteurs de médecine dans l'intérieur des maisons, ni apprendre les ressorts qu'ils ont mis en usage pour surprendre la religion de différents particuliers, en abusant du crédit que leur donnoit sur leur esprit la qualité de médecins ; mais il articule comme un fait certain, que le sieur Lavigne, vicaire de S. Porchaire, avoit éconduit le Sr de la Mazière jusqu'au-delà de sa porte en résistant à ses importunités et à l'espèce de violence qu'il lui faisoit ; que ne pouvant enfin supporter le poids des reproches qu'il lui faisoit, en lui témoignant qu'il regrettoit de s'être présenté chez lui, il seroit rentré chez lui et auroit signé la formule de certificat qu'il lui avoit apportée ; que le sieur de la Mazière se seroit présenté quatre à cinq fois chez différentes personnes qui l'auroient refusé ou auroient pris des précautions pour qu'il ne les rencontrât pas ; que d'autres auroient répliqué aux médecins qui sollicitoient leur signature, qu'ils étoient prêts à témoigner par écrit, de l'indécence et de l'injustice de leur conduite à l'égard du sieur Bouriat ; que parmi les personnes que les sieurs de la Mazière et Méreau ont sollicitées et engagées à donner des certificats qui énoncent défavorablement la manière dont il a soutenu ses exercices publics, il se trouve des Chirurgiens et Apothicaires qui n'ont jamais appris le latin. Le sieur Bouriat a été prévenu qu'un nombre considérable de personnes a souscrit des formules de certificats que les médecins leur ont présentées. Mais il n'est pas étonnant qu'une Compagnie, qui a l'avantage de réunir un genre d'hommes, que les citoyens de tout rang et de tout ordre regardent comme nécessaires, puissent faire tourner cet avantage au détriment et à la ruine d'un particulier.

Pour faire disparaître l'illusion de tous ces certificats, le sieur Bouriat offre et demande à faire la preuve juridique de tous les faits publics dont il a rendu un compte exact et détaillé, en exposant ce qui s'est passé le 29 janvier dernier, jour du soutènement de ses thèses. Après cette offre, il a droit de regarder comme une chose inutile de faire une discussion plus étendue de ces certificats arrachés par la surprise et l'importunité.

Mais enfin, si les médecins de Poitiers n'avoient pas été

séduits par les passions les plus impérieuses et les plus aveugles en même temps, auroient-ils cherché à accumuler cette foule de dépositions qu'ils ont mendrées et surprises, et qu'on peut justement regarder comme des enquêtes d'examen à futur, lesquelles sont prosrites par l'art. 1^{er} du titre 13 de l'Ordonnance de 1667 ? Qu'on jette les yeux sur le titre 24 du procès-verbal de cette Ordonnance, on verra les sages motifs qui ont fait proscrire ces enquêtes d'examen à futur, quoiqu'elles n'eussent lieu autrefois que dans des cas particuliers, qui sembloient devoir en autoriser l'usage, et quoiqu'elles se fissent sous les yeux des Magistrats. Que doit-on penser des précautions insidieuses d'une partie quelconque, qui entrant, ou prévoyant qu'elle entrera en contestation, cherche, par des déclarations surprises, à se rendre maître de la déposition des témoins qui pourroient être entendus juridiquement ? Que penser surtout d'une Compagnie qui prétend s'élever jusqu'à la dignité de Juge, en remplir les fonctions, et qui cependant ose prévenir le jugement de la Cour, en prenant des précautions pour qu'elle ne puisse plus connoître la vérité par des voies légales ? La Cour pourra-t-elle tirer la vérité de la bouche d'aucun de ces témoins, dont les médecins ont surpris les dépositions d'une manière que la Loi ne peut avouer ? Si la Faculté de Médecine eût été un Tribunal impartial, elle auroit attendu que la Cour, ou le cours de la procédure, l'eût obligée à rendre compte de sa conduite. Les médecins de Poitiers n'auroient point été, avant même qu'il y eût un appareil de procédure formée, mendier, solliciter, arracher cette foule de certificats qu'ils tentent vainement d'opposer à des faits aussi circonstanciés, aussi détaillés que ceux dont le sieur Bouriat s'est plaint à la Cour, dont il offre et demande de faire la preuve juridique. C'est dans cette circonstance sur-tout, qu'on doit respecter cette règle de notre jurisprudence : *Litem prius esse oportet, quam testes producantur*. Une considération seule afflige particulièrement le sieur Bouriat ; c'est que les médecins de Poitiers ont surpris des certificats et des déclarations, qui leur ont été données par les Officiers de la sénéchaussée et par ceux du Bureau des Finances. Mais outre les réflexions présentées par le sieur Bouriat au sujet des certificats extorqués aux particuliers, on doit ajouter qu'un des objets que se sont proposés les médecins, a été de procurer au sieur Nicolas une préséance qui étoit due au sieur Bouriat, comme Docteur plus anciennement reçu en la Faculté de Montpellier ; et le sieur Nicolas a dans le Présidial, son père, son frère, son oncle, différents parens et alliés. Il a également des parens et alliés dans la Chambre des Trésoriers au Bureau des Finances. Le sieur Bouriat ne se permettra pas de rappeler des faits dont la mémoire est encore toute récente, et qui sont relatifs au genre de démarches que s'est permis la famille du sieur Nicolas, pour surprendre, en faveur de son frère, une préséance dans la Sénéchaussée, qui étoit due et qui fut accordée réellement au sieur de Foix.

Il est doux, il est satisfaisant à un citoyen honnête, et conforme aux projets qu'il peut former d'être heureux dans sa patrie, de témoigner son respect aux Magistrats dont les lumières président à la félicité publique. Mais qu'il soit permis au sieur Bouriat de ne pas trahir les intérêts de sa cause et de sa défense ; qu'il lui soit permis d'observer qu'il est étonnant que trop de précipitation ait fait méconnoître les sages dispositions de nos Loix et de notre Droit public, à ceux à qui l'exécution en est confiée, mais qui n'ont pu se défendre des importunités des Médecins de Poitiers, et qui ont en outre compté pour quelque chose de contribuer à ce qui se trouvoit avoir rapport aux avantages de quelques-uns de leurs Confrères, ou du moins à

ceux d'un particulier, qu'ils n'ont pas regardé comme leur étant étranger, parce qu'il étoit proche parent ou allié de leurs Confrères.

Le sieur Bouriat n'a dit nulle part que les Officiers de la Sénéchaussée ou du Bureau des Finances, étoient des persécuteurs, qu'ils étoient ses ennemis, qu'ils se sont parjurés par leur signature. Il a dû paroître commode au rédacteur de la Requête des Médecins de dire des sottises pour les attribuer ensuite au sieur Bouriat.

On rendra cette justice aux Officiers de la Sénéchaussée et du Bureau des Finances. Si un seul d'entr'eux avoit eu une connoissance des faits suffisante pour comprendre l'argument du sieur de Cressac, et avoit conçu que son but étoit de prouver que ses Confrères avoient donné une marque d'impéritie, en donnant au sieur Bouriat, pour sujet de sa thèse, une proposition dont l'énoncé est absurde; si un seul d'entr'eux avoit soupçonné que lorsque le sieur de la Mazière les prenoit à témoins, ainsi que tout le public assemblé, de l'assurance positive qu'il donnoit qu'il avoit lu avec soin les deux chapitres de Pline, cités dans la thèse du sieur Bouriat, et qu'ils ne contenoient absolument rien de ce qu'il avoit fait dire à Pline, *ne verbum quidem*; si un seul d'entr'eux eût soupçonné que lorsque le sieur de la Mazière reprochoit avec tant de dureté et d'indécence à un soutenant, à qui il devoit des égards, qu'il n'avoit aucunement entendu l'auteur qu'il avoit cité, s'étoit lui-même rendu coupable d'une espèce de faux, et qu'il méritoit le reproche d'impéritie qu'il faisoit au sieur Bouriat; on le dit avec confiance, les démarches, les importunités de médecins, n'auroient jamais pu déterminer les Officiers de la Sénéchaussée et du Bureau des Finances, à donner, ainsi que plusieurs Concitoyens du sieur Bouriat, les certificats dont on cherche vainement à se prévaloir contre lui. Ils auroient eu la force de résister aux suggestions des parens et des alliés du sieur Nicolas, et ils n'auroient pas cru pouvoir, par des certificats et des témoignages arrachés par l'importunité, excuser les excès auxquels les médecins de Poitiers se sont livrés.

Mais enfin ces certificats, ces témoignages que les médecins prétendent dans leur Requête leur avoir été offerts, sont des armes bien faibles à opposer à la preuve juridique que le sieur Bouriat demande à faire des faits précis, des faits publics dont il s'est plaint dans sa Requête, et qu'il expose encore dans ce Mémoire, comme le détail exact de ce qui s'est passé dans son acte public du 29 janvier dernier.

(A suivre).

NOUVELLES

CONGRÈS INTERNATIONAL DES « GOUTTES DE LAIT »

1^{re} SESSION

FÉCAMP — 28, 29, 30 OCTOBRE 1904

Fécamp, le 25 Septembre 1904.

MONSIEUR ET HONORÉ CONFRÈRE,

Un groupe important de Médecins, directeurs de GOUTTES DE LAIT, a eu l'idée de former une sorte d'Union entre les nombreuses Oeuvres répandues aujourd'hui dans toutes les parties du monde. Cette Union aura surtout pour but de nous mettre à même de bien coordonner nos efforts et de les diriger de plus en plus utilement vers le but

que nous poursuivons : la lutte contre la mortalité infantile. Nous venons vous demander si vous voulez bien en faire partie.

Les premières assises de cette réunion des GOUTTES DE LAIT auront lieu à Fécamp (Seine-Inférieure), les 28, 29, et 30 Octobre prochain.

Les questions mises à l'ordre du jour sont :

1. Maladie de Barlow;
2. Gastro-entérites et Lait stérilisé;
3. Loi sur la protection de la vente du lait.

Une séance sera consacrée à l'exposé et à la discussion des communications particulières que désireront faire les membres du Congrès.

Au cas où vous ne pourriez pas vous rendre à Fécamp, aux dates indiquées, nous espérons que vous voudrez bien nous envoyer l'adhésion de l'Oeuvre que vous représentez.

Veuillez agréer, Monsieur et Honoré confrère, l'assurance de notre considération.

Pour le Comité d'organisation :

Dr LÉON DUFOUR.

Des pourparlers sont engagés auprès des principales Compagnies de Chemins de fer en vue d'obtenir une réduction sur le prix des places.

PROGRAMME :

28 OCTOBRE. Séance solennelle d'ouverture. — Séances du Congrès.

29 OCTOBRE. Séances du Congrès. — Le soir, Banquet.

30 OCTOBRE. Visite aux « Gouttes de Lait » du Havre, le matin de Rouen, l'après-midi.

Le Dr François HOUSSAY (Pont-Levoy, Loir-et-Cher) serait très reconnaissant à tous ceux de ses confrères qui voudraient bien lui faire connaître, ou lui communiquer des documents manuscrits ou imprimés, des légendes, des dessins de tableaux, de statues, de vitraux, etc., ayant trait à l'exagération ou au défaut de croissance non pathologique des poils de toutes les régions du corps (atrichose ou hypertrichose congénitales).

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU DE COUPURES DE JOURNAUX

21, Boulevard Montmartre, PARIS, 2^e

Fondée en 1889

DIRECTEUR : A. GALLOIS

Adresse Télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 101.50

Lit, découpe, traduit et fournit les articles de Journaux et Revues du Monde entier, sur tous sujets et personnalités. Est le collaborateur indispensable

des Artistes, Littérateurs, Compositeurs, Savants, Hommes politiques, Diplômés, Commerçants, Industriels, Financiers, Jurisconsultes, Erudits, Inventeurs, Gens du Monde, Entrepreneurs, Explorateurs, Sportsmen, etc., en les tenant au courant de ce qui paraît dans tous les Journaux et Revues, sur eux-mêmes et sur tous les sujets qui les intéressent.

TARIF: 0 fr. 30 par Coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité.	{	Par	100 Coupures,	25 francs
		»	250	55 »
		»	500	105 »
		»	1000	200 »

LISTE DES MÉDECINS DES STATIONS THERMALES

Et des stations d'hiver.

Afin de rendre service à ceux de nos lecteurs qui n'ont pas de correspondants dans les stations thermales et d'hiver, nous publions la liste des médecins de ces stations qui sont nos abonnés :

D^r Castelbou. — D^r Lalou. — D^r Verdalle, à Cannes. — D^r Gallot. — D^r De Langenhagen, à Menton. — D^r Leriche, aux Eaux-Bonnes, et au Sanatorium de Meung-sur-Loire (Loiret). — D^r Verdalle, à la Bourboule. — D^r Bartoli, à Châtel-Guyon. — D^r Veillon, à Vichy.

NUCLEO FER GIRARD, le plus assimilable des ferrugineux, chaque pilule contient 0,10 de NUCLEINATE de fer pur. Dose, 4 à 6 par jour, au début des repas.

VIN GIRARD de la Croix de Genève, iodotannique phosphaté.

Succédané de l'huile de foie de morue

Maladies de poitrine, misère physiologique, lymphatisme, rachitisme, scrofule, faiblesse générale, convalescences, etc.

BIOPHORINE Kola Glycérophosphatée granulé de kola, glycérophosphate de chaux, quinquina, et cacao vanillé. Dosage rigoureux, le plus complet des agents *antineurasthéniques* et antidépresseurs, le tonique éprouvé du sang, des muscles et des nerfs.

FLOREINE — Crème de toilette hygiénique, employée dans toutes les affections légères de l'épiderme, gerçures des lèvres et des mains ; innocuité absolue.

Tours, imp. Tourangelle.

GRAND CABINET D'APPLICATIONS

Orthopédie, Prothèse, Bandages

HENRI KURRER, Spécialiste herniaire de Paris
DIRECTEUR

TOURS, 1, Rue des Halles, TOURS

Entrées particulières } 1° dans le couloir, 1, rue des Halles.
2° par la Pharmacie TOUILLET, 31, rue Nationale.

GYMNASTIQUE MÉDICALE

Corsets et appareils contre toutes les déviations. -- Jambes et bras artificiels
Salle Spéciale pour le moulage des Sujets

Ceintures médicales d'après les Docteurs Spécialistes de Paris, Corsets de grossesse en Tricot B B (déposé)

Bandages de tous Systèmes et en tous Genres

Bandage avec ressort
Bandage sans ressort

{ " L'INTERCHANGEABLE " (Modèles déposés)
(propriété exclusive)

Suspensoirs Spéciaux pour Hernie irréductible

URINAUX perfectionnés pour Homme et Femme (modèles déposés)

URINAUX SPÉCIAUX POUR VIEILLARDS

Appareils { pour extrophie de la vessie,
pour anus contre nature.

Bas et Ceintures élastiques en tous les Tissus

Instruments de Chirurgie. -- Trousses Médicales. -- Pharmacie portative

Accessoires de pharmacie. -- Coussins pour malades. Pansements de toutes marques. -- Pèse-Bébés.

TÉLÉPHONE 4-25

NOTA. — Quelle que soit la localité, et dès l'appel du Docteur, M. Kurrer se rendra auprès de lui avec les instruments, pansements, appareils (gouttières, attelles, etc., etc.) qui lui seront indiqués. — Nous garantissons les articles et appareils identiques à ceux des Maisons de Paris et avec les mêmes conditions avantageuses faites au Corps Médical.